Révolution de la consommation paysanne ?

Modes de consommation et différenciation sociale de la paysannerie catalane, 1670-1790

A peasant consumer revolution? Consumption and social differentiation among Catalan peasants, 1670-1790

Belén Moreno Claverías

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoiremesure/1539>

DOI : 10.4000/histoiremesure.1539

ISSN : 1957-7745

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2006

Pagination : 141-183

ISBN : 978-2-7132-2094-4

ISSN : 0982-1783

Référence électronique

Belén Moreno Claverías, « Révolution de la consommation paysanne ? », *Histoire & mesure* [En ligne], XXI - 1 | 2006, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/1539> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoiremesure.1539>

Belén Moreno Claverías *

**Révolution de la consommation paysanne ?
Modes de consommation et différenciation sociale
de la paysannerie catalane, 1670-1790****

Résumé. Le texte analyse les modes de consommation paysanne dans une région catalane, le Penedès, au XVIII^e siècle. On a souvent situé à cette époque une « révolution de la consommation », mais qu'en est-il dans le monde paysan et dans les campagnes ? Après avoir présenté la stratification sociale de cette paysannerie particulière, l'article tente de comprendre les caractéristiques de la demande des différents types de ménages. L'étude d'inventaires après décès permet de présenter les changements intervenus dans les modes de consommation entre 1670 et 1790. En particulier, elle permet de distinguer l'influence non seulement des niveaux de richesse, mais aussi des lieux d'habitation, en comparant les intérieurs paysans de la campagne, des petites villes et de Barcelone.

Abstract. A peasant consumer revolution? Consumption and social differentiation among Catalan peasants, 1670-1790. This article focuses on peasant consumption in 18th-century Penedès (a region in Catalonia). It has often been suggested that there was a « consumer revolution » during this period, but its impact on peasants in the countryside has remained a question mark. This paper explores the typical features of demand among households in each social strata. Through probate inventories it is possible to detect changes in consumption that occurred between 1670 and 1790. In the end, they reveal that consumption was influenced not only by wealth, but also by the location of the peasants' houses (in Barcelona, in small country towns or in the countryside).

* Dep. Análisis Económico : Teoría Económica e Historia Económica, Facultad de Ciencias Económicas y Empresariales, Universidad Autónoma de Madrid, Ciudad Universitaria de Cantoblanco, c/Francisco Tomás y Valiente, 5 — 28049 Madrid (Espagne). E-mail : belen.moreno@upf.edu

**Ce travail est issu de ma thèse de doctorat, dirigée par Laurence Fontaine et Jaume Torras Elias. Je remercie Teresa Pérez Picazo et Pablo Luna pour la lecture qu'ils ont faite de la première version de ces pages et pour les commentaires très constructifs qu'ils ont pu émettre à leur égard. Je remercie aussi Nathalie Fourdraine et Clara Palmiste pour la traduction de cet article en français.

Dans *The Birth of a Consumer Society*, N. McKendrick suggérait que l'Angleterre du XVIII^e siècle avait été le témoin de la première *consumption revolution*, comparable uniquement, selon lui, à la révolution néolithique, en raison des profonds changements qu'elle impliqua dans la société. Le désir de consommer n'était pas une nouveauté du XVIII^e siècle. En revanche, le fait inédit était « la capacité de faire comme si celui-ci était nouveau », créant une nouvelle structure de la demande dans la société anglaise. Aux yeux de l'auteur, la « révolution de la consommation » fut « l'analogie nécessaire à la révolution industrielle, le bouleversement nécessaire des termes de la demande pour égaler le bouleversement de l'offre »¹. Outre les changements quant à la demande, d'autres facteurs tels que la croissance de l'offre de produits manufacturés, l'impact de la mode et des nouvelles formes de commercialisation (boutiques, vitrines, publicité, etc.) jouèrent un rôle considérable dans la transformation des modes de consommation. Pionnières de ce processus, certaines capitales européennes, comme Paris et Londres, devinrent de prestigieux centres de consommation grâce, en partie, aux phénomènes d'émulation et de compétition sociale.

Comme D. Roche l'a signalé, les changements dans la mode et la consolidation d'une culture du luxe qui se répandit, à la fin du XVIII^e siècle, à travers toute la France, eurent pour épiscentre les milieux urbains parisiens. En effet, malgré la rapidité de diffusion des nouveaux modes de consommation, la primauté de Paris était nette. Ainsi, les femmes de l'élite urbaine furent à l'origine des habitudes qui, peu à peu, finirent par gagner tous les milieux sociaux :

« les femmes de la cour rêvent de s'habiller à la ville comme dans leur famille [...] les domestiques les imitant. Partout les nuances sociales se perdent ».²

En raison des « luttes imitatives », la « révolution des apparences », phénomène initialement limité aux élites urbaines, se propagea dans les couches inférieures de la société (« ouvriers, compagnons, domestiques ») et, de là, dans les zones rurales.

De nombreux auteurs avaient déjà insisté sur le caractère urbain très net de la transformation de la consommation qui devait aboutir à la moder-

1. Cf. N. MCKENDRICK, J. BREWER & J. H. PLUMB (eds.), 1982, p. 9 et pp. 25-30. Il s'agit du premier ouvrage qui aborde les facteurs ayant donné naissance au « *consumer capitalism* ». Parmi les travaux, très nombreux, publiés par la suite, nous relèverons les suivants : BREWER, J. & PORTER, R., 1993 ; CAMPBELL, C., 1989 ; DE VRIES, J., 1993 ; GIBB, J. C., 1996 ; MALANIMA, P., 1990 ; PARDAILHÉ-GALABRUN, A., 1988 ; ROCHE, D., 1989 et 1997 ; SHAMMAS, C., 1990 ; TORRAS, J. & YUN, B. (eds.), 1999 ; WEATHERILL, L., 1988. Pour un bon état de la problématique de la consommation pré-industrielle, cf. D. POULOT, 1997.

2. ROCHE, D., 1989, pp. 481-482.

nisation de la société. Pour Braudel, par exemple, les villes ont joué un rôle décisif dans cette évolution, non seulement en tant qu'unités de production, mais également en tant que centres dans lesquels naquirent des habitudes de consommation qui, par la suite, s'étendirent à des espaces vastes³. Pour sa part, Veblen soulignait dès 1899 que, traditionnellement,

« la consommation occupe une place plus importante dans le cadre de vie urbain que dans celui des campagnes. Au sein de la population rurale, l'épargne et le confort de la maison tendent, dans une certaine mesure, à jouer son rôle. Grâce aux bavardages entre voisins, ces deux éléments sont suffisamment connus pour pouvoir servir, dans un but tout aussi général, la réputation pécuniaire ».⁴

Carte 1. *Le Corregimiento de Vilafranca del Penedès*

Cependant, nous en savons peu sur l'évolution des modes de consommation dans les zones rurales — zones où, en fin de compte, résidait la majeure partie de la population⁵. Une révolution de la consommation paysanne, comparable à celle des milieux urbains, a-t-elle eu lieu ? Comment les modes de consommation dans les zones rurales se sont-ils transformés ?

3. BRAUDEL, F., 1967, p. 89.

4. VELEN, T., 1988, p. 90.

5. En ce qui concerne l'Espagne, l'une des rares monographies consacrée aux niveaux de vie dans les zones rurales est J. M. MARTÍNEZ CARRIÓN, 2002. Pour la France, voir les travaux de N. PELLEGRIN, 1986 ; J. PÉRET, 1986 ; B. GARNOT, 1995 et 1996.

Cet article a pour principal objectif de donner des éléments de réponse à ces questions. Dans ce but, nous y analyserons la culture matérielle paysanne au XVIII^e siècle dans le Penedès, zone agricole de Catalogne située au sud de Barcelone, non loin du littoral ⁶.

1. Sources et méthodologie

Au cours du XVIII^e siècle, cette région a connu un intense processus de spécialisation agricole grâce, principalement, à une augmentation de la demande de vin sur les marchés intérieurs et extérieurs (notamment de France, de toute l'Europe du Nord et, dès la fin du siècle, des colonies espagnoles d'Amérique) ⁷. Le système fondé sur la culture et l'élevage s'est vu progressivement remplacé par la spécialisation viticole, ce qui, pour les familles de cette zone géographique, entraîna une intensification de leurs relations avec le marché. Comme l'affirme P. Vilar, il s'agit là d'un changement fondamental pour la Catalogne, qui se mit alors « à produire non pas pour consommer, mais pour vendre » ⁸.

Le développement de l'agriculture spécialisée et la multiplication parallèle des échanges n'auraient pu se faire sans une croissance démographique importante. Dans les zones spécialisées dans la viticulture, cette croissance de la population permit le passage des cultures traditionnelles à la plantation de vignes : l'augmentation de la force de travail et le besoin de terres rendirent possible le défrichement et la plantation de pieds de vigne là où, auparavant, ne poussaient que pierres et arbustes. Au cours du XVIII^e siècle, le Penedès connut une forte augmentation de la population, due principalement à la hausse de la nuptialité et de la fécondité. Ainsi, on relève, pour les deux sexes, une tendance à un âge au mariage plus précoce qu'au siècle précédent et un taux de nuptialité élevé, en particulier pour les générations mariées entre 1730 et 1760. En outre, on enregistre une certaine stabilisation des crises de mortalité et une augmentation de l'espérance

6. La division *comarcal* (régionale) des années 1936 et 1987 partagea la région naturelle et historique du Penedès en trois *comarcas* (régions) administratives : le Haut-Penedès, le Bas-Penedès et le Garraf, avec leurs capitales respectives, Vilafranca del Penedès, El Vendrell et Vilanova i la Geltrú. En revanche, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la circonscription administrative fut d'abord la *vegueria* (viguerie) puis, à partir de 1716, le *corregimiento* (la juridiction) de Vilafranca del Penedès, qui regroupait toute la région du Penedès. En d'autres termes, Vilafranca a toujours été la capitale d'une zone géographique et administrative plus vaste, qu'il s'agisse de la *vegueria* ou, plus tard, du *corregimiento* et, enfin, de la *comarca*.

7. Voir E. GIRALT I RAVENTÓS, 1952 ; C. MARTÍNEZ SHAW, 1981 ; J. MORELL, 1993 ; A. SEGARRA BLASCO, 1994 ; J. TORRAS ELIAS, 1976 ; P. VILAR, 1987, vol. IV.

8. VILAR, P., 1974, p. 21.

de vie. En 1675-1690, le solde migratoire négatif, dû au type d'activités économiques dominantes dans la région, renforçait les possibilités de croissance⁹. La capitale économique et administrative de la *comarca*, Vilafranca del Penedès, passa de 1 834 habitants en 1717 à 3 673 en 1787 (avec un taux de croissance de 0,99 % par an). À l'issue de la guerre napoléonienne, l'ensemble des localités du Haut Penedès comptait, d'après le recensement de 1819, 3 329 maisons, soit un quasi-doublement depuis 1719. En 1819, la région comptait 6,47 habitants par kilomètre carré ; pour l'ensemble de la Catalogne, la moyenne était de 5,07 habitants¹⁰.

L'insertion des économies paysannes dans le circuit d'échange commercial, qui s'opéra comme dans toute l'Europe moderne, entraîna la création d'un espace économique où les élites urbaines, commerciales ou financières, constituèrent leurs alliances et dessinèrent une carte de spécialisation de la production favorable à leurs intérêts¹¹. À mesure que s'accroissait la spécialisation de la production, l'autoconsommation se limitait aux grandes exploitations. Les petits producteurs, pour leur part, devaient recourir au marché, aussi bien pour vendre les cultures qu'ils destinaient à la commercialisation — souvent dans des moments peu favorables, vu l'endettement chronique auquel ils étaient généralement exposés — que pour se procurer des produits de première nécessité, produits écartés du milieu familial par le régime de spécialisation¹².

Dans un précédent travail¹³, j'ai montré que bon nombre de paysans pauvres ne parvenaient à exploiter des terres que par l'intermédiaire de contrats de plantation de vigne (*rabassa morta*), contrats qui s'avéraient très avantageux pour les propriétaires. En effet, étant donné la conjoncture favorable aux prix des produits viticoles, ces derniers décidèrent d'exploiter des terres qui, jusqu'alors, ne leur rapportaient que de maigres revenus, *via* la cession du domaine utile aux paysans mal dotés en terres. Les *rabassers* prenaient en charge tous les travaux et toutes les dépenses liés à la plantation de vigne. En contrepartie de ce droit d'exploitation, dont la durée correspondait à la longévité des pieds de vigne plantés (50 ans environ), ils payaient un cens, d'une valeur comprise entre le cinquième et le tiers de la vendange¹⁴.

9. MUÑOZ PRADES, F., 1990, pp. 324-325.

10. IGLÉSIES FORT, J., 1988.

11. AYMARD, M., 1991, p. 109 et 1994. Pour la Catalogne, voir P. VILAR, 1987, vol. III.

12. TELLO, E., 1995, p. 385.

13. MORENO CLAVERÍAS, B., 1995.

14. Sur la définition juridique du contrat de *rabassa morta* à cette époque, voir J. TOS, 1784.

Le fort accroissement démographique avait eu pour effet d'accentuer le besoin de terres et d'accroître la dureté des conditions de vie pour des couches sociales déjà défavorisées par le manque de terres et de capitaux. Aussi ont-elles dû s'adapter aux clauses de ces contrats qui les obligeaient à planter des vignes là où, jusqu'alors, il n'y avait que forêt ou champs de céréales et qui les contraignaient à vivre de la commercialisation, qualifiée par certains de « forcée »¹⁵, de leur production. Cette dépendance à l'égard du marché a-t-elle affecté le mode de vie des paysans, en les mettant en contact permanent avec les nouveaux produits qui y circulaient ?

Afin d'étudier les caractéristiques des modes de consommation paysanne et leur évolution, nous avons eu recours à l'exploitation systématique des inventaires après décès rédigés, de 1670 à 1790, par les études de notaires de Vilafranca del Penedès. Au total, nous en avons consulté 829. Pour cet article, nous avons analysé l'ensemble des inventaires rédigés au cours de deux périodes distinctes, 1670-1690 et 1770-1790, ce qui a impliqué l'étude d'un total de 435 listes de biens, dont 244 (56 %) proviennent de paysans¹⁶.

Notons qu'à cette époque, la rédaction d'un inventaire n'était pas une pratique générale. En comparant, à partir des registres paroissiaux, le nombre annuel de décès d'adultes à Vilafranca del Penedès avec le nombre d'inventaires repérés parmi les protocoles notariaux correspondant aux mêmes années, il est possible de connaître, avec une certaine exactitude, la proportion des cas dans lesquels on procéda à la rédaction dudit acte. Elle semble se situer autour de 9 %, aussi bien en 1670-1690 qu'en 1770-1790. Pour la période 1670-1790, nous avons retrouvé l'inventaire des biens de 14 % des hommes décédés et de 2 % des femmes, soit de 9 % des adultes, hommes et femmes confondus¹⁷. Pour la décennie 1770-1790, nous avons découvert des inventaires pour 9 % des adultes décédés à Vilafranca, soit une proportion de 15 % pour les hommes et de 3 % pour les femmes. Tout laisse à penser que cet acte n'était rédigé que dans les cas où un conflit familial était susceptible de perturber le processus d'héritage et de succession, qui était censé, sinon, se dérouler de manière naturelle.

15. BHADURI, A., 1987.

16. Les autres inventaires de 1670-1690 et 1770-1790 sont répartis de la façon suivante : 100 correspondent à des artisans (23 %), 55 à des membres des professions libérales et à des commerçants (13 %), 27 à des prêtres (6 %) et 9 à des nobles (2 %).

17. Ces pourcentages sont similaires aux chiffres relevés dans d'autres zones de Catalogne. Pour Lérida, M. SANTIVERI, 1986, p. 136, a établi un pourcentage de 9,55 % pour les hommes et de 2,98 % pour les femmes. Pour Barcelone, L. CASTAÑEDA, 1984, p. 28, a retrouvé les inventaires de 6,74 % des hommes défunts.

Selon le droit catalan, l'inventaire après décès devait inclure « tous les biens meubles et immeubles, les crédits, les droits, les actions et toutes les autres choses qui font partie du patrimoine du défunt »¹⁸. En tête du document figuraient le nom, la profession et le lieu de résidence du défunt et de la personne qui avait fait faire l'inventaire (en principe la veuve). Ensuite, le notaire décrivait le contenu de toutes les pièces de la maison. Les biens mobiliers, même les plus insignifiants, étaient relevés et décrits en détail (matière, état de conservation, couleur), l'endroit où ils se trouvaient lors de la rédaction de l'inventaire étant indiqué. Dans la dernière partie de l'acte étaient décrits les biens immobiliers, les rentes et les crédits (investissements du défunt dans l'élevage, les activités commerciales, etc.). Les inventaires correspondaient à des individus ou à des familles de toutes les classes sociales, sauf les indigents et mendiants. Néanmoins, bien que les inventaires des familles pauvres ne soient ni exceptionnels ni minoritaires, les familles riches étaient mieux représentées¹⁹.

Dans les inventaires catalans, la valeur monétaire des biens meubles et immeubles était absente. Les seuls biens pour lesquels on faisait, en général, une estimation étaient les animaux de charge, de trait et le bétail. Cela s'explique par le système successoral catalan, qui privilégie le concept de « succession » par rapport à celui d'« héritage ». Le fils aîné succédait à son père pour jouir d'un patrimoine qui, dans l'idéal, devait se transmettre dans son intégralité à la génération suivante²⁰. Procéder à l'évaluation monétaire d'un patrimoine qui ne devait pas être divisé entre les héritiers n'avait aucun sens. Pour remplir sa fonction, l'inventaire devait seulement rendre compte avec fidélité de tout ce qui faisait partie de la transmission²¹. Ainsi devons-nous nous contenter des seuls biens possédés par la famille, en particulier les biens immobiliers, les rentes et les objets de valeur, afin d'évaluer sa situation économique de départ, qu'il est impossible de quantifier²².

Les inventaires après décès sont des photographies prises à un moment donné et, en tant que tels, se révèlent insuffisants pour déceler les flux éco-

18. COMES, J., 1826, p. 122.

19. MORENO CLAVERÍAS, B., 2002. En ce qui concerne l'utilisation des inventaires après décès dans l'étude des modes de consommation, voir : BAULANT, M., 1980 et 1988 ; BENNASSAR, B., 1984 ; CASTAÑEDA, L., 1984 ; DER WOUDE, A. VAN & SCHURMAN, A., 1980 ; GOUBERT, P., 1954 ; JACQUART, J., 1979 ; LENCINA PÉREZ, X., 1999 ; PELLEGRIN, N. & PÉRET, J., 1986 ; SALES, N., 1986 ; SCHURMAN, A., 1988 ; SERVAIS, P., 1988 ; SPUFFORD, M., 1990.

20. BARRERA, A., 1990, p. 24.

21. Il y avait une obligation expresse de ne dissimuler aucune information et en cas d'irrégularité, l'inventaire était considéré comme « non fait ».

22. EIRAS ROEL, A., 1980, p. 15.

nomiques ²³. Il s'agit là d'une des principales limites de cette source. En effet, ils ne reflètent pas avec exactitude la consommation, dans son acception la plus traditionnelle d'« action de faire de quelque chose un usage qui détruit ou rend ensuite inutilisable » ²⁴, mais le *stock* de produits dont disposait la famille. Ils ne reflètent pas non plus les recettes (salaires, bénéfices, rentes provenant de la terre, etc.), mais le patrimoine (constitué par des biens meubles, immeubles et par des rentes). Comment rendre compte des modes de consommation à travers cette source ?

Il faut partir d'une définition la plus large possible du mot « consommation » — « phénomène social d'acquisition et utilisation des biens économiques et des services » — et du verbe « consommer » — « utiliser un produit pour satisfaire un besoin réel ou créé » ²⁵. En 1841, l'économiste français J.-B. Say nuançait déjà l'idée de consommation en tant qu'« emploi avec destruction ». Il observait alors que « la consommation n'est pas une destruction de matière, mais une destruction d'utilité » ²⁶. En partant de cette perspective, nous pouvons analyser le comportement des groupes sociaux face à différents types de consommation : celle de produits de base, nécessaires à la subsistance (les outils de travail, la production stockée pour l'alimentation de la famille, le mobilier et la garde-robe de base) et celle de biens traditionnellement qualifiés de « superflus » ou, tout au moins, non indispensables à la reproduction physique (produits de luxe, biens ostentatoires, culturels, etc.) ²⁷.

Par « modes de consommation », nous entendons la façon dont un groupe social se comportait en général face à l'acquisition, la possession et l'utilisation de biens. Nous ne devons pas perdre de vue que, dans une société aussi incertaine que celle de l'Ancien Régime, caractérisée par une masse monétaire réduite et des problèmes de circulation, le fait de consommer était associé à toute une

23. DE VRIES, J., 1993.

24. D'après la définition du *Grand Robert de la langue française*, 1985, tome II, p. 847.

25. Traduction des définitions données par le *Diccionari de la llengua catalana de l'Institut d'Estudis Catalans*, 1992. Dans le *Diccionario Usual de la Real Academia Española* de 1780, on définit la « consommation » comme « la dépense et l'usage qui est fait des comestibles, des articles de première nécessité et autres biens dont les hommes se servent pour leurs besoins et leurs commodités ». Dans le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694, on définit ainsi les anciens mots : « consumer » : « user, dissiper, détruire, réduire à rien » et « consumption » : « il se dit de certaines choses que l'on consume ». Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1754, tome IV) apparaissent les définitions de « consumer » : « qui marque destruction, dissolution », « consommer » : « marque fin, perfection, accomplissement » et « consommation » : « synonyme d'accomplissement ».

26. SAY, J.-B., 1841, p. 435.

27. GRENIER, J.-Y., 1995, p. 374.

série de connotations absentes de nos jours. La société était profondément hiérarchisée, en grande partie en fonction des différents degrés de pouvoir liés à l'argent. L'accumulation d'argent entraînait, pour ses détenteurs, un éloignement vis-à-vis des petits producteurs, autrement dit de la majorité de la population sujette, pour sa part, à « une terrible crise d'endettement [...] depuis le développement d'une économie fondée sur le numéraire »²⁸. Les stratégies utilisées pour parer au manque de liquidités passaient par des formes alternatives d'épargne (par l'intermédiaire d'objets fabriqués avec des métaux précieux, par exemple), par l'existence de réseaux de crédit informel très étendus et par le développement de la solidarité (au niveau de la famille, du voisinage et au niveau local), qui permettait en partie de supporter les moments difficiles²⁹.

L'analyse systématique de plusieurs centaines d'inventaires après décès nous a permis de distinguer et de caractériser différents modes de consommation, dont le mode de consommation paysanne. Aux informations tirées des inventaires s'ajoutent celles issues des actes d'« encants » (ventes aux enchères) rédigés après la mort des personnes ayant laissé des dettes à rembourser ou ayant décidé de léguer tous leurs biens à l'Église. Sur ces documents apparaissent, à côté de chaque bien, le prix de vente correspondant sur le marché de l'occasion et le nom de l'acheteur, ce qui permet une approche assez rigoureuse de la consommation des biens durables et semi-durables des familles de l'époque.

2. La différenciation sociale au sein du monde paysan catalan

Le mot catalan *pagès* (paysan) désignait un groupe social extrêmement hétérogène. Étaient qualifiés de *pagès* tous ceux qui vivaient principalement de l'agriculture, depuis le grand propriétaire rentier n'ayant d'autre tâche que celle d'administrer son patrimoine (du moment qu'il n'exerçait pas une autre activité professionnelle et qu'il résidait à proximité de ses terres) jusqu'au journalier sans terre. La différenciation interne à la paysannerie se rapportait à l'étendue de terre possédée, à sa qualité et à sa situation géographique, aux charges pesant sur elle, aux droits d'exploitation et au type de relations avec le marché, relations dont la qualité dépendait de tous ces facteurs.

Nous ne devons pas perdre de vue le rôle joué par le régime emphytéotique dans la relation que les familles catalanes entretenaient avec la terre. À

28. BLOCH, M., 1931, pp. 394-395.

29. MORENO CLAVERÍAS, B., 2002.

travers celui-ci, certaines familles obtinrent le droit d'exploiter de vastes étendues de terre. En revanche, elles devaient payer des cens fixes qui, avec le temps, perdirent peu à peu de leur valeur. Au XVIII^e siècle, profitant de la croissance démographique et de la soif de terres, ces demi-propriétaires se mirent à « sous-louer » à des familles mal dotées quelques parcelles, à travers des contrats tel que celui de *rabassa morta*. Pour les anciens emphytéotes, cela sous-entendait la perception de rentes mises à jour et proportionnelles à la récolte de terres qui, jusqu'alors, avaient été improductives. Or, étant donné la demande croissante des marchés intérieurs et, surtout, extérieurs, la vigne était un produit aux débouchés multiples. Dans une société éminemment agraire, la surface de terre possédée était généralement considérée comme un facteur de différenciation majeur. Dès 1755, R. Cantillon soulignait la relation directe entre la quantité de terres possédée et les conditions de vie matérielles des paysans³⁰. Ainsi pouvons-nous établir une classification socio-économique des paysans catalans de l'Ancien Régime, liée aux traits fondamentaux de leurs modes de consommation.

Les pagesos de mas (paysans de domaine)

Le *mas* ou, domaine, était une propriété immobilière composée de la maison, appelée *masia* (ferme), des terres cultivées tout autour et de tous les éléments nécessaires à la bonne gestion de la propriété (grenier à foin, aire, cave, entrepôt de céréales, basse-cour et étable). Les propriétés les plus grandes disposaient également de bâtiments supplémentaires destinés à la résidence des *masovers* et valets (les *apartaments* et *casetes*), à l'élaboration de la farine (moulin), de l'huile (*trull*) ou de l'eau-de-vie (*oficina de fer aiguardent*), et même au culte religieux (chapelle). Le *mas* était, en général, directement exploité par la famille qui en était propriétaire, avec l'aide de valets fixes et de journaliers saisonniers. Cependant, l'exploitation était quelquefois cédée, par le biais d'un contrat de *masoveria* et pour une durée de quatre ou cinq ans renouvelables, à une famille de laboureurs qui occupait la maison et travaillait la terre. En échange, ils devaient reverser une partie des récoltes au propriétaire.

30. « On y verra qu'un homme qui vit de pain, d'ail et de racines, qui ne porte que des habits de chanvre, du gros linge, des sabots, et qui ne boit que de l'eau, comme c'est le cas de plusieurs paysans dans les parties méridionales de France, peut subsister du produit d'un arpent et demi de terre de moyenne bonté, qui rapporte six fois la semence, et qui se repose tous les trois ans. D'un autre côté, un homme adulte, qui porte des souliers de cuir, des bas, du drap de laine, qui vit dans des maisons, qui a du linge à changer, un lit, des chaises, une table et autres choses nécessaires, qui boit modérément de la bière, ou du vin, qui mange de la viande tous les jours, du beurre, du fromage, du pain, des légumes, etc. le tout suffisamment, mais modérément, ne demande guère pour tout cela, que le produit de quatre à cinq arpents de terre de moyenne bonté ». CANTILLON, R., 1755, pp. 93-94.

L'étendue moyenne d'un domaine du Penedès était, à cette époque, d'environ 100-130 *jornales* (49-63 hectares) ³¹. En tenant compte du fait qu'un *jornal* équivalait approximativement à l'étendue de terre qu'un homme seul était en mesure de travailler en une journée, cette superficie pouvait largement couvrir les besoins de la famille et générer, dans la plupart des cas, de bons excédents de production. L'unité de la propriété et sa continuité dans le temps étaient garanties par le système catalan de transmission des biens : elle était indivisible et passait, de génération en génération, du père au fils aîné. Ce modèle d'exploitation agraire était très répandu dans une grande partie de la Catalogne ; de 1670 à 1790, on trouve au moins un *mas* dans 36 % des inventaires de paysans ³².

Les inventaires et autres documents notariaux consultés tendent à montrer que les sources de revenus de la majorité des agriculteurs propriétaires d'un domaine provenaient de la production et de la commercialisation de céréales, de vin et d'eau-de-vie, du crédit (en particulier les cens) et de l'exploitation du bétail. À ces activités venaient souvent s'ajouter l'affermage de monopoles municipaux, l'investissement dans le commerce d'outre-mer et la commercialisation de produits, de caractère agricole (vin, huile, farine) ou industriel (papier), élaborés dans leurs propres installations (alambics, pressoirs, moulins).

En général, les familles de *pagesos de mas* propriétaires d'un domaine vivaient dans un certain confort. Néanmoins, elles consommaient nettement moins que celles des milieux d'artisans et de bourgeois. L'austérité était de règle dans la *masia*, tout comme l'investissement des bénéfices agricoles dans l'exploitation. De ce tableau, seul se détache le penchant de ces familles pour les parures en or, en principe d'usage féminin. Devons-nous l'interpréter comme une consommation ostentatoire ou comme une forme d'épargne alternative ? Les deux éléments entraient probablement en ligne de compte. En effet, la tendance des *pagesos* aisés à la thésaurisation pouvait certainement se justifier, au moins en partie, par le haut degré d'« utilité » des bijoux : ils reflétaient parfaitement le statut de la famille et, dans le même temps, en cas de manque de liquidités, ils pouvaient facilement être vendus ou mis en gage ³³.

31. MORENO CLAVERÍAS, B., 2002. Un *jornal* équivaut à 0,489 ha.

32. Dans le contexte de l'époque, les groupes de non propriétaires et de petits propriétaires devaient être proportionnellement plus importants : dans de nombreux cas, personne ne devait donner l'ordre de faire l'inventaire de leurs biens. Par exemple, le cadastre de Sant Sadurní d'Anoia indique, pour l'année 1771, que les paysans sans terre devaient représenter 59,4 % des chefs de famille exerçant des activités agricoles ; 29,2 % possédaient jusqu'à 10 *jornales* ; 4,9 % en avaient de 10 à 50 et 6,4 % en possédaient plus de 50.

Les propriétaires moyens (possédant de 5 à 15 hectares) ³⁴

Quelques-unes des familles de cette catégorie étaient autosuffisantes : elles pouvaient vivre de leurs propres terres, sans avoir recours au travail salarié ou aux contrats de culture. Les plus chanceuses pouvaient même finir par intégrer le groupe des paysans de *mas*. Néanmoins, nombreux étaient les propriétaires moyens susceptibles de descendre l'échelle sociale en raison de facteurs externes (guerre, épidémie) ou internes (paiement d'une dot, de funérailles...). La mobilité sociale, en particulier dans la moitié inférieure de la pyramide sociale agraire, était très intense et une même famille pouvait passer d'une situation à l'autre en l'espace d'une seule génération ³⁵. Ces propriétaires disposaient très souvent de maisons assez grandes, dotées en moyenne de trois chambres, d'une salle principale, d'une cuisine, d'une étable et d'une cave. La vente aux enchères publiques des biens de Pau Ferrer illustre bien la situation des paysans propriétaires moyens ³⁶. Ses biens immobiliers comprenaient de 18 *jornales* de terre (8,8 hectares) — céréales et vignes. Quant à ses biens meubles, ils étaient estimés, au moment de sa mort, en 1783, à 320 livres. La structure du patrimoine mobilier était la suivante :

- Linge de maison : 93,6 livres (29 %)
- Outils de labour et tonneaux pour le vin : 52,1 livres (16 %)
- Bêtes de charge et de trait (un bœuf) : 48 livres (15 %)
- Production destinée aux réserves de la famille : 36,4 livres (11 %)
- Mobilier : 27,5 livres (9 %)
- Ustensiles de cuisine et couverts : 20,7 livres (7 %)
- Vêtements : 19,5 livres (6 %)
- Objets en argent : 14,8 livres (5 %)
- Objets artistiques de dévotion : 4,2 livres (1 %)
- Divers : 3,2 livres (1 %)
- Total : 320 livres (100 %)

Comme pour les autres familles d'agriculteurs, les principaux biens meubles des familles paysannes possédant entre 5 et 15 hectares étaient le linge de maison et les outils de labour. De plus, à la différence des petits propriétaires et des journaliers, ils disposaient aussi, en général, d'un animal de

33. MORENO CLAVERÍAS, B., 2003.

34. Il n'existe pratiquement pas d'inventaires de paysans possédant plus de 15 hectares et qui n'aient pas été propriétaires d'un *mas*. Cela montre une tendance au regroupement de parcelles lorsque celles-ci étaient suffisamment importantes et à la direction de l'exploitation depuis la *masia*.

35. FONTANA, J., 1988, pp. 41-43.

36. Arxiu Històric Comarcal de Vilafranca del Penedès (AHCVP), Arxiu de Protocols Notarials (APN), J. Mullaol, P-XVIII-132-1, f. 134.

charge et de trait. Cependant, la valeur du mobilier de la maison et des vêtements, loin de faire partie des priorités de ces familles, était très modeste.

Les petits propriétaires (possédant jusqu'à 5 hectares)

La situation de ces agriculteurs était très similaire à celle des journaliers, à la différence près qu'au moins une partie de l'autosubsistance de la famille était assurée par l'exploitation de ses propres terres. Toutefois, la production de ces petites exploitations était souvent insuffisante pour la reproduction de l'unité familiale. De ce fait, le travail salarié sur les terres d'autrui, les contrats de culture et la manufacture domestique s'avéraient indispensables³⁷. En général, ces petits propriétaires avaient une petite maison en bien propre, comprenant en moyenne deux chambres. La vente aux enchères de leurs biens indique que la valeur de leurs biens meubles oscillait entre 100 et 250 livres. Celle des biens du couple Pometa illustre la situation des petits paysans qui, tout en étant pauvres, jouissaient d'un confort relatif³⁸. Pour tous biens immobiliers, ils ne possédaient que quatre *jornales* de terres. La valeur de leurs biens meubles, quant à elle, dépassait les 200 livres en 1785, l'année où le mari disparut, à l'âge de 74 ans.

- Linge de maison : 80,3 livres (39 %)
 - Outils de labour et tonneaux pour le vin : 38,7 livres (19 %)
 - Mobilier : 30,3 livres (15 %)
 - Production destinée aux réserves de la famille (4,5 *quarteres*³⁹ de *mestall*⁴⁰) : 29,7 livres (14 %)
 - Ustensiles de cuisine et couverts : 13,2 livres (6 %)
 - Vêtements : 12,2 livres (6 %)
 - Divers : 1,8 livre (1 %)
 - Objets artistiques de dévotion : 0,8 livre (1 %)
- Total : 207 livres

D'une façon générale, ces laboureurs ne possédaient pas de bêtes de trait et de charge et, s'ils avaient la chance d'en avoir, il s'agissait d'un âne (dont le prix s'élevait à une vingtaine de livres, contre 36 livres pour un bœuf et 66 pour une mule). Ils n'avaient pas non plus d'objets en métaux précieux. Le goût prononcé des paysans pour l'accumulation de linge de maison se dis-

37. Ainsi que l'a démontré J. COLOMÉ FERRER, 2000, pour les petites exploitations viticoles (jusqu'à 5 hectares ou 10 *jornales*) dans le Penedès du XIX^e siècle. Les stratégies adoptées par ces familles passaient par l'obtention, par les hommes et femmes actifs, de rentes salariales (puisqu'elles avaient la capacité d'exporter du travail), de même que par le travail pour les manufactures ou l'industrie.

38. AHCVP, APN, J. Mullol, P-XVIII-132-1, f. 348.

39. 1 *quartera* = 69,518 litres.

40. *Mestall* : mélange de blé et d'une autre céréale de qualité inférieure.

tingue nettement dans tous les actes de vente aux enchères qui, par ailleurs, laissent entrevoir un niveau de vie supérieur à la stricte survie. Les vêtements, eux, n'occupent généralement que la cinquième ou la sixième place, devancés par le mobilier et les ustensiles de cuisine et les couverts.

Paysans sans terre : journaliers, métayers, rabassers, masovers

Les laboureurs les plus pauvres étaient ceux qui ne possédaient aucune parcelle de terre et qui devaient travailler régulièrement celles des autres. Toutefois, un contrat de culture pouvait améliorer sensiblement leur situation — et certains contrats plus que d'autres. Le métayage, en raison de sa courte durée et de l'investissement qu'il demandait, était contraignant. En outre, pour que ce contrat entraîne une amélioration substantielle des conditions de vie de la famille, la terre acquise devait être productive. La *rabassa morta*, quant à elle, requérait un fort investissement en travail et en capital, mais elle avait pour atout d'être de longue durée et d'octroyer le domaine utile au travailleur de la terre.

La *masovería* était le contrat le plus avantageux, mais aussi le plus difficile à obtenir, car le cultivateur avait besoin, comme condition préalable, de nombreux outils agricoles de bonne qualité et de bêtes de trait. En contrepartie du travail fourni par les membres du groupe domestique, la famille *masovera* avait le droit d'occuper la *masia* et de prélever, en sa faveur, une partie de la production sur une superficie de terre prédéterminée. Quelques-unes de ces familles réussirent à développer un mode de vie bien supérieur à celui des journaliers et des petits propriétaires. Le fait qu'ils disposent déjà d'outils de labour et d'animaux de trait montre, il est vrai, qu'ils partaient d'une situation plus avantageuse. Toutefois, la plupart d'entre eux étaient privés de la possibilité d'acquérir de nouveaux biens ⁴¹. Soumis à la rigidité des clauses de l'ensemble des contrats agricoles, y compris celui de *masovería*, ces paysans n'abandonnaient jamais leur condition de journaliers à temps partiel. L'augmentation progressive de la redevance prélevée par les propriétaires auprès des laboureurs ⁴² et la pression fiscale mettaient en danger la

41. MALANIMA, P., 1994, p. 122, en donne une explication, en s'appuyant sur les *mezzadri* toscans du XVIII^e siècle : « *The majority of the métayer class were rarely able to take their products to the market, because they had small farms and large families. The people were buyers rather than sellers of agricultural products. For them, the eighteenth-century economic conjuncture had no such positive effects* ».

42. Pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, les parts de production que le *rabasser* devait verser augmentèrent de façon constante. Progressivement, les cens, qui, jusqu'alors, équivalaient à un septième ou à un sixième de la récolte, disparurent et les cas dans lesquels le *rabasser* se voyait contraint de verser un tiers du fruit de sa production se multiplièrent (pour l'année 1780, cette situation touchait 50 % d'entre eux et, pour l'année 1795, 60 %). À cette

reproduction de ces familles, dont les seules ressources étaient le crédit et l'intensification, dans les travaux agraires et manufacturiers, de l'utilisation de la force de travail de tous les membres du groupe domestique⁴³. Comme les proverbes de l'époque l'expriment de façon très schématique, on considérerait qu'il valait mieux être propriétaire d'une petite parcelle de terre plutôt qu'exploiter une grande propriété par le biais d'un contrat de culture, car « *qui sembra en terra d'altri perd la feina, la llavor i el gra* » (« qui sème sur la terre des autres perd le travail, la semence et le grain »)⁴⁴.

Parmi les paysans ne possédant pas de terre en bien propre, la situation la plus précaire était celle des paysans qui n'avaient aucun contrat de culture, ceux qui dépendaient entièrement des salaires agricoles — surtout si l'on tient compte du bas niveau des salaires journaliers. Dans la Vilafranca de la décennie 1781-1790, ils se montaient généralement à 3 sous des semailles à la moisson ; ils passaient de 7 à 10 sous durant la moisson puis baissaient de nouveau à 3 sous et 9 deniers entre la moisson et les semailles⁴⁵. Avec 3 sous par jour, un journalier devait travailler deux à trois jours pour pouvoir acheter une simple serviette d'occasion en fil et en coton, 12 jours pour se procurer une chemise en toile usagée et 21 jours pour acquérir un drap de chanvre neuf. Les journaliers partageaient d'une position fort peu avantageuse, tant sur le marché des produits qu'en ce qui concerne les facteurs de production (terre, travail et capital) : ils n'avaient rien à vendre, excepté leur travail, et beaucoup à acheter.

La plupart des laboureurs sans terre ne possédaient pas non plus de maison en bien propre : ils devaient soustraire de leurs revenus déjà maigres une partie destinée au loyer. Leurs logements étaient petits et les espaces de production n'étaient guère séparés des espaces habitables. La cuisine servait également de salle principale et de salle à manger et il n'y avait qu'une chambre,

évolution s'ajouta une augmentation des cens fixes (payés en monnaie ou céréales), le paiement de l'*entrada* fut monétisé et les obligations des *rabassers* s'accrurent. Désormais, en plus de cultiver la terre « *a ús i costum de bon pagès* », ils se virent contraints de réaliser divers travaux : réparer les chemins, construire des tranchées, cueillir et transporter les parts de la vendange revenant au propriétaire des terres, planter la vigne selon des règles déterminées et même remplir le rôle de journaliers pour le compte des propriétaires. MORENO CLAVERÍAS, B., 1995.

43. Sur les mécanismes qui se mettaient en place dans les foyers des paysans pauvres, voir A.V. CHAYANOV, 1974. A. KNOTTER, 1994, propose une vision différente du fonctionnement des économies des familles pauvres de l'Europe préindustrielle. Ce dernier affirme que la famille paysanne pauvre, plus qu'une unité de production, selon l'expression de Chayanov, était une source d'offre de travail.

44. PARÉS I PUNTALS, A., 1999, p. 381. Dans ce sens, le proverbe catalan « *més val ser un petit pagès que un gran masover* », c'est-à-dire « mieux vaut être un petit propriétaire qu'un grand masover », est très explicite.

45. Données tirées de E. GIRALT, 1960, p. 572.

dans laquelle dormaient les enfants et les adultes. Le mobilier se composait des éléments les plus rudimentaires (malles, bancs, tables et grabats avec matelas de paille), fabriqués à partir des matériaux les moins coûteux (le noyer restant exceptionnel). En conséquence, le produit des ventes aux enchères de leurs biens oscillait entre 45 et 70 livres. Leur pauvreté devait s'accroître considérablement avec l'âge, étant donné qu'ils ne pouvaient compter que sur leur seule force de travail pour labourer la terre des autres.

La vente aux enchères publiques des biens des époux Bertran illustre bien les conditions de vie et la composition du patrimoine des familles de journaliers. Tous deux moururent en 1775 à peu de jours d'intervalle ; le mari était âgé de 72 ans et son épouse de 70 ans. Ils vivaient dans une maison en location et avaient le droit d'exploiter un *jornal* de terre via un contrat de *rabassa morta*. La valeur de tous les biens meubles s'élevait à seulement 56 livres et elle se répartissait de la manière suivante ⁴⁶ :

- Outils de labour et tonneaux : 13,8 livres (25 %)
- Linge de maison : 12,2 livres (22 %)
- Mobilier : 8,8 livres (16 %)
- Vêtements personnels : 7,2 livres (13 %)
- Ustensiles de cuisine et couverts : 6,1 livres (11 %)
- Production destinée aux réserves de la famille : 5,8 livres (10 %)
- Divers : 1,7 livre (3 %)
- Matière première textile : 0,4 livre (1 %)

Total : 56 livres

Comme dans tous les foyers paysans, grands ou petits, les outils de labour et autres objets liés à l'exploitation agricole constituaient l'un des premiers postes du patrimoine familial. Il était suivi de près, voire devancé par le linge de maison lorsque les revenus de la famille étaient plus importants.

Les hommes de chaque catégorie paysanne choisissaient leurs épouses de préférence parmi les membres de leur « classe » sociale, que ce soit par intérêt, afin d'augmenter le patrimoine grâce à la dot de la femme, ou par exclusion : la fille d'un petit propriétaire trouvait difficilement un mari parmi les héritiers de grands propriétaires. Mais la question du patrimoine ou la pure impossibilité n'étaient pas les seules motivations qui les poussaient à rechercher leur « semblable » du point de vue économique. Les *pagesos* vivant dans des *masias* isolées cherchaient des épouses issues du même milieu géographique, et non du bourg ou de la ville ⁴⁷. En d'autres

46. AHCVP, APN, S. Miret, P-XVIII-47-1, f. 202.

47. BARRERA, A., 1990, pp. 166-167.

termes, la différenciation patrimoniale et géographique existant au sein du monde paysan se reproduisait et se conservait à travers chaque union. Les agriculteurs considéraient que la campagne avait une sorte de noblesse : les gens *del camp* (de la campagne) éprouvaient une sorte de répugnance à se mêler aux gens du *poble* (village) ou de la ville.

Malgré les différences internes, les paysans avaient, dans leur ensemble, beaucoup de points communs. Les notaires, reprenant le nom par lequel eux-mêmes se définissaient, les nommaient tous *pagesos*. En effet, la différenciation sociale marquée ne réussissait pas à atténuer un mode de vie typiquement paysan. Tous vivaient de l'exploitation de la terre et partageaient une série de codes culturels (vêtements, calendrier des fêtes, terminologie propre au métier, formes de socialisation, etc.). Pour les accords économiques (ventes, achats, titres de crédit, etc.), ils avaient l'habitude de choisir d'autres paysans⁴⁸. Cette tendance à l'« homogamie ou endogamie de *status* », qui ne doit pas être interprétée comme le produit d'un monde agraire totalement fermé, rigide et inflexible, s'est maintenue jusqu'à une époque récente⁴⁹.

3. La transformation des modes de consommation paysanne de 1670 à 1790

L'agronome et juriste Manuel Barba observait, à la fin du XVIII^e siècle, la modestie de la majorité des paysans du Penedès :

« les gens de ce territoire sont en majorité des laboureurs et sont peu fortunés ». ⁵⁰

En tenant compte du fait que les propriétaires sont mieux représentés que les non-propriétaires, le Tableau 1 montre qu'un quart des *pagesos* de l'échantillon analysé entre 1770-1790 ne disposait d'aucune terre propre ; un autre quart n'avait que de petites parcelles. On assiste à une diminution sensible de la part des paysans sans terre dans les inventaires, en faveur des petits et moyens propriétaires.

L'examen du type de culture pratiquée sur les parcelles de terre enregistrées dans les inventaires montre que celui-ci changea de manière considérable d'une période à l'autre (Tableau 2). La vigne s'étendit, alors que les superficies consacrées exclusivement à la culture de céréales avaient dimi-

48. J'ai eu l'occasion d'analyser le fonctionnement des formes de crédit dans B. MORENO CLAVERÍAS, 2000.

49. BARRERA, A., 1990.

50. BARBA I ROCA, M., 1991.

nué. Dans le même sens, on note l'augmentation de la capacité moyenne des tonneaux à vin, un bon indicateur de la production maximum que pouvait obtenir la famille, comme de la quantité de vin emmagasinée au moment de la rédaction de l'inventaire.

Tableau 1. *Inventaires de paysans par types de propriété, 1670-1690 / 1770-1790*⁵¹

	1670-1690 (en %)	1770-1790 (en %)
Sans terre	32	25
Petits propriétaires (0,5-5 hectares)	20	26
Propriétaires moyens (5-25 hectares)	9	16
<i>Pagesos de mas</i>	39	33
Total	100	100

Tableau 2. *La vigne et les céréales en 1670-1690 et 1770-1790 d'après les inventaires*

	1670-1690 (en %)	1770-1790 (en %)
Vigne	18	25
Culture mixte : céréales/vigne/oliviers	18	28
Céréales	47	30
Autres	16	16

Tableau 3. *Capacité moyenne des tonneaux et quantité de vin dans les foyers paysans du Penedès en 1670-1690 et 1770-1790*

	1670-1690	1770-1790
Capacité des tonneaux (en <i>càrregues</i> *)	18	65
Quantité de vin (en <i>càrregues</i>)	5	21

* Une *càrrega* de vin au Penedès = 125,2 litres.

La répartition des tonneaux et du vin entre les catégories paysannes était loin d'être égalitaire.

Tableau 4. *Présence dans les inventaires de paysans de tonneaux et de vin en 1670-1690 et 1770-1790*

	Capacité moyenne des tonneaux		Moyenne des <i>càrregues</i> de vin	
	1670-1690	1770-1790	1670-1690	1770-1790
Sans terre	8	31	3	13,8
Petits propriétaires	16	25	4,5	7,7
Propriétaires moyens	13	63	4,4	22,7
<i>Pagesos de mas</i>	34	122	8,5	36,7
Total	18	65	5,4	21,2

La progression de l'agriculture spécialisée qui affecta les terres de la région au cours du XVIII^e siècle eut des effets aussi bien sur la culture matérielle que sur les processus de mobilité sociale dans les familles du Penedès.

La consommation d'articles textiles

Dans la plupart des foyers de l'Europe préindustrielle, l'alimentation représentait approximativement 80 % de la consommation familiale totale. Une petite partie des 20 % restants englobait les dépenses destinées au logement et aux impôts, tandis que le reste, entre 10 et 15 %, était réservé aux vêtements ⁵². Si le fait de disposer de terres pouvait permettre de satisfaire une partie des besoins alimentaires de la famille (le régime se composait principalement de céréales, de légumes secs, de légumes et de vin), cela rendait également plus facile l'approvisionnement en linge de maison — tout au moins pour certains articles ⁵³.

La quantité de matières premières textiles présente dans les foyers constitue un bon indicateur du degré d'autoconsommation. En 1670-1690, on en trouvait dans 61 % des inventaires de paysans. En 1770-1790, elles n'apparaissaient plus que dans 49 %. Cette baisse s'explique-elle par une tendance croissante à acquérir les vêtements sur le marché au lieu de les fabriquer chez soi ?

Les matières premières les plus courantes étaient le chanvre (sous ses deux formes les plus communes, l'étope et le brin) et, en second lieu, le lin. La laine était rare et le coton plus encore ⁵⁴. Les outils dont disposaient quelques familles ne permettaient, en général, que de réaliser les premières étapes de la production textile. Les femmes avaient coutume de s'occuper du filage ; en revanche, le tissage ne s'effectuait généralement pas à la maison. De ce fait, le travail des artisans textiles de la *villa* (ville) devenait nécessaire, raison pour laquelle on ne peut parler que d'un système d'autoconsommation partiel ⁵⁵. À l'inverse, presque aucune famille paysanne n'achetait tous les articles textiles dont elle avait besoin ⁵⁶.

51. Tableau élaboré à partir de 244 inventaires après décès de paysans rédigés en 1670-1690 et 1770-1790. AHCVP (source commune à tous les tableaux).

52. MALANIMA, P., 1994, p. 118.

53. J. CARESMAR, 1997, p. 67, calcule qu'en 1780, le poste de dépenses alimentaires de chaque individu s'élevait, au minimum, à 240 réaux (24 livres) par an, correspondant à 8 *cuarteras* de céréales et de légumes secs. Dans le même temps, les dépenses en vêtements et en chaussures atteignaient au minimum 10 livres par individu et par an.

54. Cela coïncide avec les observations de P. MALANIMA, 1990, pour la Toscane préindustrielle. « L'autoconsommation était plus importante pour les tissus en lin et en chanvre que pour les tissus en laine » (p. 63).

La fabrication domestique de certains produits textiles était plus facile pour les foyers détenteurs d'un patrimoine important. Avoir suffisamment de terres, à partir desquelles il était possible d'obtenir le chanvre nécessaire, ainsi que d'autres excédents de production susceptibles d'être vendus, semblait accroître la tendance à « fabriquer dedans » plutôt qu'à « acheter dehors »⁵⁷. Cela valait pour d'autres types de produits présents dans les foyers et liés, d'une manière ou d'une autre, à l'autoconsommation. Tel était le cas pour les porcs, les poules, les produits maraîchers, le miel, l'huile, les céréales et le vin, dont la présence était proportionnelle à l'étendue de terre possédée — bien qu'il soit également possible qu'une partie de la matière première présente chez les moyens et grands propriétaires terriens ait eu pour finalité d'être commercialisée.

Parmi les modes de consommation paysanne, on peut remarquer la prédilection pour l'accumulation d'articles de linge de maison, particulièrement flagrante dans les cas des draps. Un coffre richement fourni en draps devait être un bon indicateur de la richesse de la famille paysanne⁵⁸. Ils apparaissent respectivement dans 87 % et dans 96 % des inventaires de paysans des deux périodes étudiées : ils étaient considérés comme un bien de première nécessité. Un autre indicateur de la consommation textile dans le milieu paysan concerne les serviettes de table, dont la demande était plus élastique. Elles figurent respectivement dans 47 % et dans 60 % des inventaires. Tout comme les couverts et la vaisselle, elles avaient un caractère public. Les familles qui utilisaient la maison comme centre de socialisation — plutôt dans les couches aisées — avaient besoin de quelques objets spécifiques (chaises, couverts, pièces de vaisselle, linge de table) en quantité suffisante pour pouvoir recevoir leurs invités. Ces deux articles, draps et serviettes de table, nous serviront d'indicateurs de la consommation de linge de maison.

Évidemment, selon les types de textiles, la qualité et le prix variaient. Les pièces de chanvre (étoupe et brin) étaient les moins chères et les plus courantes chez les paysans. Le lin et le coton étaient, à la fin du XVIII^e siècle, beaucoup plus répandus qu'au siècle précédent. Néanmoins, on les trouvait

55. Sur la manufacture textile domestique en Catalogne, voir les travaux de J. TORRAS ELIAS, 1984, 1989 et 1992.

56. MALANIMA, P., 1990, pp. 61-62.

57. Un proverbe de l'époque illustre très bien cette tendance : « *Si casa vols fer, el pa de casa i el drap també* », ce qui reviendrait à « Si maison tu veux faire (épargner, accroître le confort), le pain de la maison et la toile également ». PARÉS I PUNTALS, A., 1999, p. 273.

58. P. Malanima affirme que la quantité de draps peut être l'« un des meilleurs éléments indirects pour évaluer la fortune d'une famille ». MALANIMA, P., 1990, p. 18.

de préférence dans les maisons de commerce, chez les représentants des professions libérales, les prêtres et les nobles⁵⁹. La présence et le nombre de draps et de serviettes de table augmentent parallèlement à la quantité de terre possédée, tant en 1670-1690 qu'en 1770-1790. Entre ces deux périodes, une progression significative de la consommation est sensible pour tous les types de propriété paysanne (Tableau 5).

Tableau 5. *La consommation de draps et de serviettes par type de propriété, 1670-1690 (A) et 1770-1790 (B)*

	Avec draps (%)		Nb. moy. draps		Avec serviettes (%)		Nb. moy. serv.	
	A	B	A	B	A	B	A	B
Journaliers	67	95	6	9	21	36	9	10
Petits et moyens propriétaires	92	97	10	15	46	61	16	12
<i>Pagesos de mas</i>	100	96	15	33	80	79	15	41
Total	87	96	11	19	49	60	14	24

Note : Moyennes calculées uniquement à partir des inventaires dans lesquels sont recensés, au minimum, un drap et une serviette de table.

La chemise était, dans tous les cas, un vêtement indispensable : sa demande était peu élastique. Nous avons estimé qu'il s'agissait d'un bon indicateur de la consommation textile des ménages en ce qui concerne la garde-robe personnelle. La présence et la quantité de chemises augmentent, elles aussi, proportionnellement à la quantité de terre possédée. Très souvent, les vêtements étaient reçus en « héritage ». Dans de nombreux inventaires, la veuve déclarait, après l'énumération et la description soigneuse des habits, que les vêtements du mari défunt n'étaient déjà plus dans la maison car « *al present la portan los fills* » (« désormais, ce sont les enfants qui les portent »). Cela se produisait le plus souvent dans les *masías*, où plusieurs générations étaient amenées à cohabiter. Les inventaires de *masía* dans les-

59. Le prix moyen d'un drap de chanvre usagé était, en 1770-1771, d'une livre et 5 sous. Le prix moyen des draps semble avoir baissé à partir de la fin du XVII^e siècle : en 1770-1790, le prix maximum enregistré était de 2 livres et 4 sous (contre 3 livres et 13 sous en 1670-1690) et le plus bas, de 7 sous et 6 deniers (14 sous à la fin du XVII^e siècle). Un drap de fil coûtait, sur le marché de l'occasion, environ 2 livres et demi (tandis qu'en 1770, un drap semblable et complètement neuf était vendu à 3 livres et 3 sous). Les draps de lin et de coton, beaucoup plus rares, avaient généralement un prix moyen supérieur qui dépassait, dans la plupart des cas, les 3 livres. Le prix moyen d'une serviette de table découpée dans une toile dérivée du chanvre se situait, en 1770, entre 4 et 5 sous (cent ans auparavant, elles coûtaient entre 2 et 3 sous sur le marché de l'occasion). À la différence du siècle précédent, les serviettes de table en fil et en coton proliféraient : leur prix moyen se situait autour de 8 sous. Quant aux « cotonnades » (*encotonades*), qui, par définition, devaient inclure une plus grande proportion de coton, leur prix moyen était environ de 10 sous chacune. MORENO CLAVERÍAS, B., 2002.

quels figurent des chemises sont moins nombreux que les autres. Par exemple, la veuve du paysan Domingo Jover faisait observer dans son inventaire daté de 1782 que « *la roba del ús que era del diffunt serà per servir-se'n y usar-ne sos fills y germans, y perçó se posa en notas* » ⁶⁰ (« les vêtements utilisés par le dit défunt seront destinés à l'usage de ses enfants et de ses frères, raison pour laquelle ils sont mis en annotation »).

Tableau 6. *La consommation de chemises par type de propriété, 1670-1690 (A) et 1770-1790 (B)*

	<i>Inventaires avec chemises (%)</i>		<i>Nb. moyen de chemises</i>	
	A	B	A	B
Journaliers	92	86	5	6
Petits et moyens propriétaires	73	82	6	8
<i>Pagesos de mas</i>	64	70	10	10
Total	76	79	7	8

Note : Moyennes calculées uniquement à partir des inventaires dans lesquels apparaît au moins une chemise.

En définitive, au XVIII^e siècle, une croissance de la consommation d'articles textiles fut enregistrée dans tous les groupes sociaux — croissance qui corrobore les observations émises par plusieurs auteurs au sujet de différentes zones de Catalogne et de Castille à la même période ⁶¹. Malgré tout, parmi les paysans, cette augmentation était liée avant tout aux articles de linge de maison. En revanche, la quantité moyenne de chemises ne s'était accrue que d'une seule unité (de 6,8 à 7,8) ⁶². La consommation de linge de maison crût surtout chez les paysans aisés, tandis que les autres secteurs de la société, commerçants, professions libérales et artisans, furent les plus enclins à consommer davantage de vêtements.

La consommation d'objets artistiques de dévotion, d'objets en argent et de bijoux

Dans une zone rurale comme le Penedès, éloignée d'un véritable centre urbain tel que Barcelone (située à 10 heures de route en voiture à cheval), le contact avec des objets somptueux, peu répandus ou à la mode était rare.

60. AHCVP, APN, J. A. Soler, P-XVIII-73-2, n. 37.

61. Voir L. TORRA, 1999 et F. RAMOS, 1999.

62. Cela ne peut pas être dû au prix des produits, puisque les draps étaient nettement plus chers que les chemises. Un journalier devait travailler entre deux et trois jours pour pouvoir acheter une serviette de table de fil et de coton d'occasion, 12 jours pour une chemise en toile usagée et 21 jours pour un drap de fil neuf.

Les inventaires rédigés entre 1670 et 1690 sont pauvres en objets sophistiqués. Même les miroirs, les chaises, les cuillères et les fourchettes, qui devinrent habituels dans les inventaires du siècle suivant, occupent, à cette époque, une place exceptionnelle. Dans les inventaires de 1770-1790, si la variété des matériaux, des formes et des couleurs des objets traditionnels se développe nettement, les articles réellement nouveaux sont en nombre restreint. Certains biens comme les vitres des fenêtres constituaient une exception dans les maisons de l'époque. Pour une autre zone catalane (el Prat), il a été signalé qu'au XVIII^e siècle, « les grandes conquêtes domestiques sont, outre la généralisation de la fourchette et de la cuillère individuelle, les chocolatières, les cruches à vin, les horloges, les verres et la soie »⁶³. Quelques-uns de ces biens existaient déjà dans la période précédente. Toutefois, ils se perfectionnèrent ou se généralisèrent à la fin du XVIII^e siècle. C'est particulièrement le cas des cuillères : celles-ci apparaissaient dans 30 % des inventaires de 1670-1690, mais elles étaient toutes en bois. En 1770-1790, elles figuraient dans 71 % des inventaires et, dans la moitié des cas, elles étaient désormais en laiton. Les fourchettes, qui, dans les inventaires de 1670-1690, occupaient une place exceptionnelle — on n'en recensait que quelques-unes parmi les objets en argent de quelques bourgeois de la ville —, étaient présentes dans près de 40 % des inventaires de 1770-1790.

Afin d'analyser la consommation des paysans tout au long de la période étudiée, nous examinerons la présence de trois types de biens, autres que les articles textiles, dans les foyers : les objets en argent et en or, les objets artistiques de dévotion et le mobilier de luxe (miroirs, lustres en verre, vitrines, tapis, chaises, fauteuils, etc.).

La présence d'objets en argent et en or dans les patrimoines familiaux doit être examinée en tenant compte des valeurs de ces biens. Il s'agissait d'objets investis d'une valeur d'échange importante, au point que leur accumulation peut être interprétée comme une forme d'épargne alternative⁶⁴. En effet, l'argent liquide ne figurait que dans 12 % des inventaires de paysans de 1670-1690 et dans 19,5 % de ceux rédigés en 1770-1790⁶⁵.

63. CODINA, J., 1966.

64. Selon l'inventaire de l'orfèvre de Vilafranca, Felix Lleó, rédigé en 1779, l'once d'or valait 22 livres et 8 sous et celle d'argent, 1 livre et 8 sous. AHCVP, APN, J. A. Soler, P-XVIII-73-2, n. 36.

65. En France également, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les inventaires après décès de paysans incluant une somme d'argent en liquide sont minoritaires (ainsi, parmi les inventaires de Bretagne rédigés entre 1732 et 1789, seuls 2,3 % sont concernés). G. Béaur souligne que ces faibles pourcentages ne sont pas dus à la pauvreté des paysans, mais à l'absence d'enregis-

Pendant les périodes de pénurie de liquidités, les objets en métaux précieux pouvaient fonctionner de la même manière que nos livrets d'épargne ⁶⁶. En outre, ces biens avaient un caractère ostentatoire évident. Le fait de se parer et de décorer la maison avec des objets fabriqués à partir de métaux nobles était un signe indubitable de la situation économique et du statut de la famille. Le type d'articles réalisés dans ces métaux semble le prouver. Étaient généralement en argent les ornements des vêtements (boutons, boucles de jarretière) ⁶⁷ et des chaussures (boucles), ainsi que certains éléments destinés à la table (couverts, soupières, verres, tasses, bougeoirs). En revanche, les parures pour le corps, et plus spécialement le corps féminin, telles que les boucles d'oreilles, les bagues et les broches, étaient en or. Tous ces objets étaient destinés à être montrés.

Tableau 7. *La présence d'objets en or et en argent dans les foyers de paysans du Penedès, 1670-1690 et 1770-1790*

	<i>Inventaires avec argent (en %)</i>		<i>Inventaires avec bijoux (en %)</i>	
	<i>1670-1690</i>	<i>1770-1790</i>	<i>1670-1690</i>	<i>1770-1790</i>
Paysans sans terre	38	7	29	5
Petits/moyens propriétaires	54	28	35	16
<i>Pagesos de mas</i>	72	57	72	50
Total	55	32	45	25

Les objets en argent et en or sont les seuls à être moins présents dans les maisons de paysans de la fin du XVIII^e siècle. En effet, à la fin du XVII^e siècle, l'argent figurait dans 55 % de leurs inventaires et l'or dans 45 %. En 1770-1790, l'argent n'apparaissait plus que dans 32 % des inventaires et l'or dans 25 %. Un phénomène identique peut être relevé dans les inventaires d'artisans : la présence de l'argent passa de 64 % à 36 %. Les professions libérales, les commerçants et les médecins, en revanche, avaient conservé leur rang de grands propriétaires de biens en argent (dans 80 %, entre 1670 et 1690, et 75 %, entre 1770 et 1790, de leurs inventaires).

trement de cet argent dans les inventaires en raison, notamment, du « partage entre les ayants droit avant le passage du notaire ». Selon lui, les paysans français du XVIII^e siècle n'étaient pas totalement dépourvus de liquidités et la circulation d'espèces était régulière et intense. BÉAUR, G., 2003, pp. 20-21.

66. R. Cantillon disait que l'or et l'argent « sont des métaux non seulement durables, mais pour ainsi dire, permanents, que le feu même ne saurait consumer, sont généralement reçus comme la mesure des valeurs et qu'on peut éternellement échanger pour tout ce qui est nécessaire dans la vie ». CANTILLON, R., 1755, pp. 117-118.

67. La *jarretera* ou *charretera* était une jarretière munie d'une boucle avec laquelle on attachait le bas ou la culotte par le jarret. *Diccionario de la Real Academia Española*, 2000.

Les paysans avaient-ils cessé d'accumuler des objets de valeur, fabriqués dans des métaux nobles, pour consommer d'autres types d'articles tels que les textiles ? Ces chiffres suggèrent-ils une tendance moindre à la théaurisation ? Ces articles avaient-ils perdu une partie de leur caractère symbolique en tant que signes de différenciation sociale ? Quelle que soit la réponse, une chose est certaine : tandis que la consommation d'articles semi-durables augmentait, la possession d'objets en argent et en or, quant à elle, diminuait. Les plus frappés par ce recul furent les paysans sans terre.

La présence d'objets artistiques de dévotion dans les foyers a été considérée comme un indicateur supplémentaire des modes de consommation des habitants du Penedès. Cependant, étant donné que le goût pour l'esthétique pouvait se manifester également à travers l'acquisition d'armes ou de coffres décorés, tous les objets artistiques ne sont pas inclus dans cette catégorie. Ici sont pris en compte les seuls éléments artistiques liés à la dévotion : les tableaux, les sculptures, les crucifix et les estampes ornées d'images pieuses, soit une grande majorité des objets artistiques. Ils étaient utilisés comme expression de la dévotion familiale, comme biens « protecteurs » face à d'éventuels malheurs, comme éléments décoratifs et, également, comme indicateurs du statut de la famille. L'emplacement de ces objets à l'intérieur des maisons peut fournir de précieux indices quant à leurs fonctions. Les endroits les plus courants étaient la salle commune (lieu de rencontre de la famille servant aussi, en principe, de salle à manger et de salle de réception pour les visites), puis la chambre principale de la maison, celle occupée par les parents. Tandis que les uns pouvaient être utilisés comme moyens d'expression de la piété, du goût pour le beau et, avant tout, du statut de la famille, les autres devaient probablement jouer un rôle essentiel dans la prière privée et offraient peut-être aussi un certain sentiment de protection.

Tableau 8. *La présence d'objets artistiques de dévotion dans les foyers paysans du Penedès, 1670-1690 et 1770-1790*

	<i>Inventaires avec objets artistiques (en %)</i>	
	<i>1670-1690</i>	<i>1770-1790</i>
Paysans sans terre	0	14
Petits/moyens propriétaires	31	47
<i>Pagesos de mas</i>	28	64
Total	20	44

La présence de ce type d'article dans les maisons de paysans croît de façon significative au cours du XVIII^e siècle. En 1670-1690, les tableaux et les figures religieuses apparaissent dans 20 % des inventaires (cf. Tableau 8). Cent ans

plus tard, ils y figuraient à hauteur de 44 %. Néanmoins, ces données, qui reflètent un changement important dans les habitudes de consommation paysanne, restent inférieures aux pourcentages concernant d'autres groupes sociaux. Pendant la première période, quelques-uns de ces objets étaient présents dans 60 % des inventaires d'artisans et dans 81 % des inventaires des professions libérales et des commerçants. Entre 1770 et 1790, ces chiffres passaient à 59 % pour les inventaires du premier groupe et à 72 % pour ceux du second.

La possession d'objets artistiques de dévotion augmenta pour toutes les catégories, mais cette croissance affecta tout particulièrement les *pagesos de mas*. Il ne faut pas oublier que ce genre d'article constituait l'une des marchandises que les vendeurs ambulants pouvaient faire arriver jusque dans les domaines les plus reculés⁶⁸. Toutefois, on peut se demander pourquoi les agriculteurs ne firent pas l'acquisition d'autres objets vendus par les colporteurs du XVIII^e siècle, comme des livres, des lunettes, des gants, des jarrettières, des bracelets, des montres, des tabatières... tous absents de leurs inventaires. Tout semble indiquer que ces articles ne figuraient pas parmi les priorités de la consommation rurale.

Les objets artistiques de dévotion étaient l'un des rares « luxes » au sein des familles paysannes. Dans leurs maisons, les meubles sortaient rarement de la sphère du strict nécessaire (lits, tables, bancs et coffres). Les plus élaborés (vitrines, armoires, chaises, fauteuils, têtes de lit) tout comme les éléments décoratifs (miroirs ornés de bougeoirs, glaces, tapis) n'apparaissent, pour la période 1670-1690, que dans 4 % des inventaires de paysans et, au siècle suivant, dans 11 %. Au cours de la première période analysée, aucun paysan ne disposait d'une horloge murale et, entre 1770 et 1790, seuls 5 % d'entre eux en possédait une. Tous ces objets, beaucoup plus répandus dans les maisons d'artisans et de bourgeois, commencèrent à apparaître, exclusivement et avec timidité, dans les foyers des *pagesos de mas*. Les autres agriculteurs se trouvèrent dans l'obligation ou choisirent de s'en passer.

Selon certaines interprétations, l'accroissement de la consommation de biens semi-durables, comme les textiles ou les objets artistiques de dévotion, ne serait pas tant la conséquence d'une augmentation des revenus monétaires que de la baisse des prix relatifs de nombreux articles industriels⁶⁹. Tandis que

68. Voir L. FONTAINE, 1993.

69. MALANIMA, P., 1994. Sur les effets de l'évolution des prix des produits manufacturés dans l'Europe du XVIII^e siècle, voir également M. BERG, 1985 ; J. DE VRIES, 1993 ; C. SHAMMAS, 1990 ; L. WEATHERILL, 1988.

les prix des produits agricoles (principalement des céréales) furent l'objet d'une tendance à la hausse dans de nombreuses régions européennes, les prix industriels suivirent une évolution contraire. Toute personne vivant, totalement ou partiellement, de la vente de produits agricoles pouvait tirer profit de ce mouvement divergent ⁷⁰. Cela eut probablement, à moyen ou à long terme, d'importantes répercussions sur les habitudes de consommation paysanne, en particulier pour les agriculteurs qui pouvaient compter sur la vente de productions considérables. Par ailleurs, la baisse des salaires enregistrée tout au long du XVIII^e siècle obligea les familles de journaliers et toutes celles qui dépendaient d'un travail salarié à travailler davantage, tout spécialement pour le marché, afin de pouvoir maintenir, sinon accroître leur niveau de consommation. L'intensification du travail, la « révolution industrielle » de J. De Vries n'eut peut-être pas pour but ultime l'acquisition de biens. Elle pourrait être également le fruit de la croissance démographique, du manque de terres, de la diminution des salaires et des impôts qui, à partir de 1714, furent monétisés.

Les élites habitant le bourg et, en second lieu, les agriculteurs placés en haut de l'échelle sociale agraire étaient les secteurs sociaux qui consommaient chaque jour davantage et mieux. Malgré les différences sociales et culturelles existant entre ces deux groupes, ils avaient en commun le fait de posséder les principales sources de richesse et de vivre de la commercialisation de produits agricoles, d'articles manufacturés et de services. Ils étaient unis, essentiellement, par leurs bonnes relations avec le marché. La part mobile de la richesse, liée ou non à la terre, était entre leurs mains.

4. L'influence du lieu de résidence sur les modes de consommation paysans

Pour la période antérieure au XVIII^e siècle, P. Malanima distingue clairement, en ce qui concerne la Toscane et en comparaison avec les campagnes, les caractéristiques d'une consommation propre aux villes, qui faisaient figure d'« îles » de marché au milieu d'une mer où prédominait encore l'économie de subsistance. Là, l'autoconsommation continuait de jouer un rôle très important. Jusqu'aux premières décennies du XVIII^e siècle, la notion de luxe est absente des zones rurales de Toscane. Toutefois, au milieu de ce siècle, une transformation dans les modes de vie des populations rurales est perceptible. À partir de cette époque, les paysans commencèrent

70. MALANIMA, P., 1990, pp. 163-170.

à consommer davantage, en particulier des articles textiles, et, par conséquent, à se rendre plus souvent au marché ⁷¹.

En Castille également, M. García et B. Yun ont pu détecter, dans les villes, toute une série de changements liés à l'urbanisme et au logement et qui donnèrent naissance à une nouvelle conception du temps libre et de la vie domestique. En dépit des obstacles, la consommation connut une certaine expansion au XVIII^e siècle, bien qu'il faille attendre le XIX^e siècle pour assister aux transformations les plus importantes. Ce développement ne fut cependant pas homogène. À niveaux de richesse identiques, « la consommation était plus importante dans une société urbaine que dans une société rurale ». Dans les villes, pourvues de marchés plus concentrés dans l'espace, les coûts de distribution des produits étaient nettement inférieurs. En outre, des boutiques stables s'y implantèrent et les formes de promotion les plus efficaces s'y développèrent ; c'est aussi là que les produits trouvaient leurs principaux clients parmi les classes moyennes, minoritaires dans les zones rurales ⁷².

Ici, nous analyserons les inventaires des paysans rédigés en 1770-1790 dans trois aires géographiques différentes : la campagne (*masias*, hameaux et villages du Penedès), le bourg (Vilafranca del Penedès) et la ville (Barcelone). Il s'agit d'examiner les caractéristiques de la consommation paysanne d'articles traditionnels et de vérifier le degré de pénétration des nouveaux produits, en milieu rural, en milieu intermédiaire et en milieu urbain ⁷³.

Au cours du XVIII^e siècle, Barcelone connut un extraordinaire accroissement démographique. Sa population passa de 35 000-40 000 habitants dans les années 1716-1720 à 120 000-130 000 en 1796-1800, avec un taux de croissance moyenne annuelle de 1,48 %. Le nombre de logements se multiplia, altérant la physionomie de la ville : peu à peu, des étages supplémentaires étaient ajoutés aux immeubles et la capitale catalane s'étendait au-delà de ses vieilles murailles. Cela causa une augmentation des loyers, une spéculation sur les terrains et une spécialisation des quartiers industriels. Cette croissance de la population gagna le territoire suburbain dépendant ou déjà uni à la capitale. Là, le nombre d'habitants passa de 2 483 en 1718 à 17 095 en 1787 ⁷⁴, avec un taux moyen de croissance annuelle de 2,83 %.

71. MALANIMA, P., 1990, p. 8 et pp. 135-145.

72. GARCÍA FERNÁNDEZ, M. & YUN CASALILLA, B., 1997, p. 279.

73. La répartition de la population catalane selon le nombre d'habitants par localité en 1787 était la suivante : Noyaux de population rurale (< 2 000 hab.) : 63,93 %. Noyaux intermédiaires (2 000-10 000 hab.) : 22,68 %. Noyaux urbains (> 10 000 hab.) : 13,39 %. MUÑOZ PRADES, F., 1990, p. 44.

74. Données fournies par P. VILAR, 1987, vol. III, pp. 58-80.

Le développement des activités manufacturières et commerciales ne fut pas moins notable. En 1787, lors de son voyage en Catalogne, l'arithméticien et homme politique anglais A. Young décrivait ainsi le dynamisme économique de Barcelone :

« Les manufactures de Barcelone sont considérables : une promenade à travers les rues nous offre de tous côtés les signes d'une industrie active et développée. Dans n'importe quel endroit, vous entendez le bruit des machines à fabriquer les bas. On fait des foulards en soie, des bas, des dentelles, divers tissus et des pièces de laine, bien qu'en petite quantité. Toutefois, l'activité principale est, sans aucun doute, le commerce ; les transactions atteignent des montants très élevés ».⁷⁵

L'industrie dont le développement fut le plus remarquable et dont les effets sur la société barcelonaise de l'époque furent les plus importants est celle de la fabrication d'indiennes (toiles de coton imprimées), apparue autour de 1740. La concentration des manufactures de coton dans la ville atteignit un niveau exceptionnel entre 1780 et 1790. Barcelone regroupait, à elle seule, autant d'entreprises que les économies européennes les plus dynamiques⁷⁶.

La prééminence des activités non agricoles affectait la composition de la population active de la ville. Les habitants de la capitale catalane étaient, dans leur majorité, « des artisans, des fabricants, des commerçants, des artistes et des représentants d'autres couches sociales », tandis que ceux des autres localités de la province (*corregimiento*) étaient « presque tous des laboureurs ou des gens des champs »⁷⁷. En effet, alors qu'une bonne partie des actes notariés de Vilafranca datant du XVIII^e siècle furent signés par des paysans, les différents types de laboureurs étaient minoritaires parmi les signataires de ceux rédigés, à la même époque, dans les études de notaires de Barcelone. Pour travailler avec un nombre suffisamment grand d'inventaires d'agriculteurs barcelonais, nous avons consulté l'ensemble des registres notariaux des années 1770-1790, ce qui, en tout, fournit 53 inventaires⁷⁸. La plupart étaient appelés *pagesos* par les notaires. Néanmoins, certains étaient qualifiés d'*hortolans* (maraîchers) ou de *jornalers* (journaliers). Il est fort probable que le processus de « prolétarianisation » des paysans mal dotés en terre était beaucoup plus

75. YOUNG, A., 1970 [1793], p. 65.

76. Une étude menée par l'Église au cours de la décennie 1780, dans le but de s'assurer que les enfants employés dans les manufactures d'« indiennes » recevaient un enseignement religieux, révèle l'existence de 100 manufactures (sans tenir compte des micro-manufactures) qui donnaient du travail à 2 151 enfants. THOMSON, J., 1990, pp. 79-80.

77. YOUNG, A., 1970 [1793].

78. Je remercie Lidia Torra pour m'avoir aidée à trouver, parmi la très grande quantité de livres notariaux de l'*Arxiu Històric de Protocols de Barcelona* (AHPB), ces inventaires de paysans barcelonais.

avancé dans cette zone que dans l'intérieur de la Catalogne. Ainsi, alors que, tous les paysans du Penedès étant présentés comme des *pagesos*, il est nécessaire de recourir à la lecture minutieuse de l'inventaire pour comprendre de quel type d'agriculteur il s'agissait, à Barcelone, la différenciation au sein de la classe paysanne se traduisait déjà par des noms particuliers.

Le mode de vie urbain affectait les habitudes de consommation des habitants de Barcelone, tout comme leurs conditions de vie matérielle. La concentration de la population dans la cité réduisait l'espace disponible pour les logements. Les demeures urbaines étaient, en règle générale, plus petites que celles des bourgs, des villages et des hameaux. Les espaces de production ne se distinguaient pratiquement pas des espaces habitables ⁷⁹. Très peu d'habitants possédaient un potager ou une parcelle de terre et, lorsqu'ils en avaient, ils étaient de petites dimensions. La dépendance de la famille à l'égard du marché pour assurer sa subsistance était, dans la grande majorité des cas, absolue. Le contact quotidien avec toutes sortes de marchandises devait avoir des répercussions sur les modes de consommation des Barcelonais et sur les objets dont ils s'entouraient. En outre, la forte concentration de population provoquait une interaction continue entre les classes sociales : les possibilités de se mélanger et de se comparer étaient plus grandes que dans les noyaux de population plus réduits. Les manufactures étrangères étaient beaucoup mieux représentées dans les zones urbaines que dans les zones rurales. Cela se reflétait tout particulièrement dans les vêtements :

« Les vêtements avec lesquels les gens s'habillent dans les villages sont tous du pays. À Barcelone, on en consomme beaucoup qui proviennent de l'étranger ». ⁸⁰

Pour la province de Barcelone, l'auteur des réponses au questionnaire de Zamora faisait une distinction très nette entre l'apparence des gens des villages alentours et celle des habitants de la cité ⁸¹.

Mais que se passait-il chez les paysans ? Les maisons de ceux de Barcelone et des environs ressemblaient-elles à celles des laboureurs de Vilafranca ? Le style de vie était-il conditionné par l'activité économique

79. LÓPEZ GUALLAR, P., 1980.

80. ZAMORA, F. DE, 1973, p. 461. L'auteur a parcouru, comme avaient pour habitude de le faire les *Alcaldes del Crimen* (juges aux affaires pénales), les villages de Catalogne entre 1785 et 1790, pour connaître le pays dans lequel il avait été envoyé. Il mit au point les 182 questions très précises auxquelles répondait, dans chaque lieu et dans le cas où lui-même ne pouvait se déplacer, une personne jugée « qualifiée ».

81. ZAMORA, F. DE, 1973, p. 464. La garde-robe des agriculteurs était tellement différente de celle des artisans, des commerçants, des membres des professions libérales et des seigneurs de la ville que ceux-ci l'imitaient pour déguiser leurs enfants pour les fêtes de carnaval (AMAT I DE CORTODA, R. D', 1987, p. 228).

principale, ou bien par le fait d'habiter plus ou moins près d'un centre urbain de l'importance de Barcelone ? Après avoir examiné plusieurs centaines d'inventaires de laboureurs du Penedès, la première impression qui se dégage à la lecture de ceux des agriculteurs du *corregimiento* de Barcelone est celle d'une certaine ressemblance. La structure des maisons et les catégories d'objets qu'elles renferment ne donnent pas le sentiment d'un mode de vie fondamentalement distinct.

En effet, les maisons de paysans des environs de Barcelone ne différaient guère de celles de Vilafranca. Par comparaison avec celles des artisans de la ville, elles étaient relativement spacieuses, bien que moins grandes que celle des paysans des champs ou des bourgs. Elles disposaient des mêmes espaces habitables (entrée, salle à manger, cuisine, salle commune, chambres, garde-manger). Quant aux espaces de production (étable, grange), ils étaient identiques, à l'exception du cellier, souvent absent des demeures des agriculteurs barcelonais alors que dans celles du Penedès, il ne manquait jamais. Les unes comme les autres étaient d'un style sobre et une bonne partie des biens meubles de la famille étaient constituée par les outils de labour et le linge de maison ⁸². Le mobilier et les rares éléments de décoration étaient, en général, les mêmes et tous les *pagesos*, qu'ils soient de Barcelone ou de la campagne, se montraient indifférents à la consommation de certains produits tels que les livres, les casaques (manteau militaire à larges manches) et les perruques.

Néanmoins, à travers l'analyse systématique des données, quelques différences dignes d'être soulignées sont perceptibles. Résultat des degrés d'accès différents aux produits et de l'influence des habitudes de consommation urbaine, elles affectaient les sources de revenus et les modes de consommation. Les biens-fonds des paysans barcelonais étaient, dans la plupart des cas, de moindre importance que ceux des paysans du Penedès. Les propriétés urbaines ou suburbaines représentaient, en moyenne, 30 à 40 *jornales* (15-20 ha), contre 100 à 130 *jornales* (49-64 ha) dans le Penedès. Face à la prédominance des céréales et de la vigne dans le Penedès, les alentours de Barcelone regorgeaient non seulement de ces produits, mais aussi de ceux récoltés grâce à l'irrigation :

« Les produits qui se cultivent le plus sont : le blé, le *mezcladizo*, le seigle, l'orge, l'avoine, le millet, le maïs et dans les potagers et les terrains d'irrigation, les fèves et le chanvre ». ⁸³

82. On peut tout au moins le supposer après consultation de 20 ventes aux enchères organisées à Barcelone dans la période 1770-1790. La valeur des outils agricoles représentait entre 19 et 32 % de la valeur totale des biens meubles mis à l'encan et celle du linge de maison entre 21 et 40 %.

Une autre différence de poids concernait le degré de monétarisation de l'économie paysanne. À Barcelone, la majorité des cens se payait en monnaie, et non en parts proportionnelles ou fixes de récoltes ⁸⁴. L'argent liquide était plus souvent présent dans les foyers de paysans barcelonais que dans ceux de Vilafranca : 34 % des cas contre 6 %. On pourrait dire qu'en ville, de nombreux laboureurs étaient déjà, plus ou moins nettement, des négociants. Dans le secteur suburbain de Barcelone à la fin du XVIII^e siècle, les paysans se consacraient principalement « à la culture des vignes, au trafic et à la négociation », c'est-à-dire au travail de la terre, au transport des marchandises et à leur commercialisation ⁸⁵.

Les activités liées à la fabrication textile domestique étaient plus courantes à Barcelone que dans le Penedès : 73 % des foyers d'agriculteurs barcelonais disposaient de matières premières textiles et 60 % d'entre eux d'outils pour les travailler (broyeuses, quenouilles, dévidoirs, fuseaux et aspes), contre, respectivement, 46 % et 31 % des foyers de Vilafranca. Le chanvre présent dans les maisons était principalement destiné à l'autoconsommation. Il n'en allait pas de même pour les autres tissus et articles (laine, soie, dentelles, rubans, etc.). Les femmes de Barcelone avaient pour habitude de fabriquer des articles textiles pour les fabricants, les commerçants et les maîtres des corps de métiers de la ville ⁸⁶. Ainsi, la complémentarité des revenus agricoles et manufacturiers jouait un rôle considérable dans les maisonnées paysannes des environs de Barcelone.

Les stocks que les paysans de Barcelone emmagasinaient étaient plus diversifiés que ceux accumulés dans les maisons de Vilafranca. Outre les céréales, les légumes secs et le vin, on y trouve souvent toutes sortes d'aliments provenant du potager ainsi que des fruits. À cela s'ajoutaient certains produits, tel le maïs, qui étaient totalement inconnus dans les maisons du Penedès. Le sel, le thon, le riz, les vermicelles et les poissons salés étaient eux aussi plus courants dans leurs garde-manger ⁸⁷. D'autres habitudes ali-

83. ZAMORA, F. DE, 1973, p. 425.

84. À la fin du XVIII^e siècle, Navarro-Mas répondit ainsi à une question de Zamora : « auparavant, lorsqu'il y avait peu d'argent et que celui-ci ne circulait pas, la *entrada* des contrats emphytéotiques et de *rabassa morta* était établie pour une quantité prédéterminée d'un produit, par exemple tant de *cuarteras* de blé ou d'orge. À présent, et depuis que l'argent court en abondance, elle est fixée en monnaie ». *Ibid.*, pp. 423-424.

85. *Ibid.*, p. 445 et p. 452.

86. *Ibid.*, p. 446.

87. F. DE ZAMORA, 1973, pp. 464-465 décrivait ainsi le mode d'alimentation dans les maisons paysannes de la province de Barcelone : « les gens aisés utilisaient dans leur alimenta-

mentaires, comme la consommation de chocolat, étaient plus répandues dans les foyers des paysans barcelonais.

Dans le Tableau 9, nous analysons la présence de certains articles dans les inventaires des paysans de la campagne, du bourg et de la ville. Sont exclus ici les inventaires des moyens et grands propriétaires de ces trois zones géographiques, car, d'une part, ceux-ci se concentraient, généralement, dans les noyaux ruraux ; d'autre part, étant donné leur richesse, leur prise en compte pourrait facilement déformer les résultats.

Tableau 9. *Indicateurs de consommation dans les foyers paysans à la campagne, au bourg et à la ville 1770-1790*

	<i>Inventaires de campagne avec biens (%)</i>	<i>Nb. moy. articles campagne</i>	<i>Inventaires du bourg avec biens (%)</i>	<i>Nb. moy. articles bourg</i>	<i>Inventaires de la ville avec biens (%)</i>	<i>Nb. moy. articles ville</i>
Chocolatières	13	1	30	1	64	1
Serviettes de table	54	11	55	16	89	35
Fourchettes	16	5	40	6	53	10
Objets en argent	20	4	17	7	77	12
Bijoux	15	3	13	5	50	6
Objets artistiques	25	4	57	8	66	14
Mobilier de luxe	1	1	6	5	30	3
Chemises	85	7	79	7	91	14

Source : Tableau réalisé à partir de 53 inventaires de paysans de Barcelone, 56 de Vilafranca et 69 de noyaux ruraux.

Note : Les moyennes ont été calculées uniquement à partir des inventaires dans lesquels apparaît au moins un objet. La ligne « Mobilier de luxe » inclut les miroirs avec ou sans candélabres, les vitrines, les commodes, les armoires avec portes en verre, les canapés, les coiffeuses, les fauteuils, les paravents, les tapis, les horloges murales et les tabourets.

Le fait d'habiter dans un noyau de population plus ou moins urbanisé avait donc une influence considérable sur les habitudes de consommation paysanne. Le fait d'être en contact avec le marché, les boutiques et les vendeurs ambulants rendait probablement plus facile, ou tout au moins plus tentante, l'acquisition de chocolatières, de fourchettes, d'objets artistiques de dévotion et de certaines pièces de mobilier de luxe. Cependant, si nous comparons les indicateurs de la consommation paysanne urbaine avec ceux des autres secteurs sociaux de Barcelone, nous pouvons constater que les *page-sos* étaient encore très en retard ⁸⁸.

tion le riz, le vermicelle ou la brebis de Tarragone, le lard, les œufs, le thon et la morue. Les plus pauvres, eux, les légumes, les légumes secs, les sardines et le poisson séché ou le thon ».

88. En effet, 64 % des paysans de Barcelone avaient une chocolatière, contre 78 % des artisans et 83 % des bourgeois du même secteur géographique. Les livres figuraient respectivement dans 2 %, 16 % et 69 % des foyers. Dans 53 % des cas, les paysans urbains possédaient des fourchettes ; les artisans barcelonais, eux, en avaient dans 78 % des cas et les bour-

Les « luxes » que certains paysans barcelonais semblaient se permettre concernaient, en majorité, les miroirs, les horloges murales, les écritoires, les vitrines et quelques commodes. Certains de ces objets sont présents dans 30 % de leurs foyers, contre 6 % des foyers paysans du bourg et seulement 1 % des maisons paysannes de la campagne. Malgré tout, l'on peut détecter quelques différences parmi les objets décoratifs et les éléments de mobilier. Dans certaines maisons d'agriculteurs barcelonais, les armoires murales avaient commencé à remplacer les coffres omniprésents dans celles de Vilafranca et du Penedès. De la même manière, dans certains foyers, les chaises commençaient à prendre la place des bancs.

L'habitude de boire du chocolat était plus répandue parmi les *pagesos* vivant à proximité de Barcelone (la chocolatière apparaît dans 64 % de leurs maisons) que chez les autres (elles figurent dans 30 % des inventaires paysans du bourg et dans 13 % de ceux des zones rurales), tout comme l'usage des serviettes de table et, dans une moindre mesure, celui des fourchettes. On pourrait dire, par conséquent, que la consommation de produits de luxe était plus répandue chez les paysans urbains.

Les cultivateurs de Barcelone possédaient également davantage de vêtements que ceux du Penedès. La moyenne du nombre de chemises équivalait à deux fois celle des paysans de la campagne et du bourg. Et les laboureurs de la ville utilisaient plus souvent du lin et d'autres étoffes que du chanvre. Mais le point le plus frappant est l'abondance de ce que les notaires de Barcelone appelaient *ropa blanca* (les sous-vêtements) : les gilets, les bas, les chemises, les culottes et les jupons dans le cas des femmes. Nous n'avons trouvé aucun jupon dans les maisons de laboureurs de Vilafranca, alors qu'ils apparaissent dans une bonne partie de celles de la zone de Barcelone. Le linge de maison était également plus abondant à Barcelone ; de plus, les pièces de coton y étaient beaucoup plus présentes : dans les années 1770-1790, les indiennes figurent dans 61 % des maisons d'agriculteurs barcelonais, contre 39 % dans celles de Vilafranca et 24 % chez les laboureurs installés à la campagne.

En définitive, les paysans des environs de Barcelone pour qui fut rédigé un inventaire consommaient de façon plus variée et en plus grande quantité que ceux de Vilafranca — tout comme ces derniers par rapport aux agriculteurs de la campagne. Daniel Roche a observé le même phénomène chez les paysans des environs de Paris, tout en soulignant qu'il existait un retard consi-

geois, dans 83 %. Le mobilier de luxe apparaît dans 30 % de leurs maisons ; en revanche, chez les artisans et chez les bourgeois, il figurait, respectivement, à hauteur de 81 % et de 93 %.

dérable en comparaison avec les changements qui s'opéraient alors dans les secteurs urbains⁸⁹. Mais, si la ville diffusait de nouveaux articles parmi tous ses habitants, elle n'avait pas réussi à homogénéiser leurs modes de vie. Une lecture superficielle des inventaires des agriculteurs de Barcelone ou, tout simplement, la description de l'une des pièces, quelle qu'elle soit, de leurs maisons, permet d'identifier ses membres comme des paysans. Il n'est pas nécessaire de chercher la profession du défunt pour savoir que nous nous trouvons dans la demeure d'un *pagès*. Leurs vêtements, eux non plus, ne laissent aucun doute quant à la manière dont ces individus gagnaient leur vie. À la différence des artisans et des bourgeois, les paysans ne portaient ni casaque, ni perruque, ni épée, ni montre. Toutefois, l'examen des biens de consommation présents dans la maison permettait aussi de savoir qu'il s'agissait d'une maison paysanne « urbaine » ou « semi-urbaine ». Les différences touchent au type de biens présents dans les foyers (avec une plus grande diffusion des biens de luxe dans les maisons paysannes de la ville) et les ressemblances renvoient à l'usage et aux caractéristiques des objets.

Le mode de consommation des agriculteurs tendait, quel que soit leur lieu de résidence, à présenter une série de traits communs. Ces caractéristiques, qui ont peu à peu perdu de leur force au fil du temps, étaient encore reconnaissables dans les dernières décennies du XVIII^e siècle. Selon D. Hiler et L. Wiedmer, elles étaient les suivantes : un goût pour la conservation et la solidité des objets (d'où l'importance moindre dans leurs maisons d'objets en porcelaine, en verre ou en bois, peu résistants) ; une prépondérance du critère d'utilité, ce qui limitait l'espace réservé aux objets de luxe en comparaison avec les foyers d'artisans ou de bourgeois ; un certain rejet des changements culturels qui requéraient l'adoption des nouvelles apparences et des nouveaux modes de consommation urbains. Ainsi, dans ces maisons, on se passait plus volontiers de certaines parures personnelles telles que les montres, les cravates, les chapeaux ou les gants. En outre, il ne semblait pas nécessaire d'en « habiller » l'intérieur : on ne tapissait ni les chaises, ni les fenêtres, ni les murs⁹⁰. Tout cela n'empêchait cependant pas les foyers paysans de devenir, petit à petit, plus perméables aux nouvelles habitudes de consommation. Ce processus se produisit d'abord dans les maisons des paysans aisés et dans les foyers situés à l'intérieur ou à proximité d'une ville importante.

Ce phénomène a été observé dans d'autres régions européennes⁹¹. L'adoption de nouveaux objets fut nette, tout en restant sélective et en s'ins-

89. ROCHE, D., 1997, pp. 233-234.

90. HILER, D. & WIEDMER, L., 1988, pp. 146-147.

crivant dans les conceptions paysannes traditionnelles. Aussi ne peut-on affirmer que la campagne ait été complètement fermée à l'influence de la culture urbaine. Cette dernière y rencontra simplement certaines résistances avant d'y pénétrer entièrement ⁹².

*

Dans les zones rurales catalanes du XVIII^e siècle, les transformations des modes de consommation n'ont pas bouleversé les habitudes de la majorité de la population. Les changements ont été modérés : certaines nouveautés ont fait leur apparition (fourchettes, horloges, lunettes, etc.), mais la variété des objets consommés s'est avant tout développée grâce à une offre plus variée de matériaux, de couleurs, de formes et de prix. La demande de certains produits a augmenté (articles textiles, nouveaux objets comme les couvertures et les chocolatières), tandis qu'elle a diminué pour d'autres (armes, objets en argent et en or). La participation de chaque famille à la croissance de la consommation s'est faite de façon très inégale. Ainsi, la spécialisation viticole a entraîné une plus grande inégalité dans l'accès aux biens de consommation, du moins en ce qui concerne les biens durables et semi-durables, et a favorisé l'émergence d'une élite sociale et économique ayant de gros intérêts dans la production et dans la commercialisation du vin et de l'eau-de-vie. Cette élite (composée de professions libérales, de commerçants, de prêtres et de paysans riches) a sensiblement accru sa consommation d'articles somptuaires et d'objets « à la mode », alors que la majorité des paysans possédant peu de terres n'a amélioré sa consommation que modérément.

En dépit d'une tendance généralisée à consommer davantage et mieux, des logiques et stratégies de consommation différenciées demeurent ⁹³. Même si les paysans, plus ou moins riches, de la fin du XVIII^e siècle consommaient plus et mieux que leurs grands-parents, leur accès aux nouveaux biens se faisait d'une façon beaucoup plus timide que pour les artisans et les commerçants ⁹⁴. Les grands propriétaires ne possèdent pas des produits très différents de ceux que l'on trouve chez les petits propriétaires ou les journaliers. Cependant, ils sont plus nombreux et quelques-uns sont de meilleure qualité. Tandis que les premiers jouissaient d'un « luxe quantitatif » — un

91. P. MALANIMA, 1990, pp. 8-9, perçoit un changement lent, certes, mais progressif des modèles de consommation ruraux dans la Toscane du XVIII^e siècle.

92. HILER, D. & WIEDMER, L., 1988, p. 133 et p. 146.

93. HILER, D. & WIEDMER, L., 1988, p. 133 et p. 146.

94. LEVI, G., 1996, pp. 194-195.

exemple de cette modalité du luxe serait la possession d'un nombre significatif de draps ⁹⁵ —, les seconds ne faisaient étalage d'aucun luxe particulier.

Il faudrait désormais s'interroger sur le sens effectif de la possession d'objets en argent et en or, par rapport au patrimoine foncier détenu par les paysans. Doit-on envisager ces objets comme des biens de luxe, ou plutôt comme une forme alternative de monnaie ou d'épargne, ou bien encore d'investissement, susceptible de monétisation plus ou moins rapide ? La diminution de la fréquence de ce type d'objets dans les maisons paysannes tout au long du XVIII^e siècle pourrait être interprétée de diverses façons. Elle pourrait notamment s'expliquer par la montée du désir d'économiser moins et de consommer davantage ou, peut-être, par la difficulté croissante pour les paysans pauvres d'accumuler des objets de valeur en métaux précieux. Mais on peut aussi s'interroger sur la disponibilité marchande de ces métaux et sur les conditions de production de ces objets.

Outre les inventaires, d'autres sources, comme les registres des ventes aux enchères, montrent que les familles paysannes continuaient à posséder prioritairement deux types de biens : les instruments et outils agricoles et le linge de maison. En revanche, le mobilier et les vêtements, qui occupaient une place beaucoup plus importante dans d'autres familles, ne figuraient toujours pas parmi les choix privilégiés par les paysans. D'une façon générale, ces derniers n'avaient pas pour habitude d'utiliser ces objets décoratifs ou ornementaux que leurs contemporains appelaient « frivolités » et qui, *a priori*, relevaient du goût et de la consommation des bourgeois : rideaux de fenêtre et de lit, chaises avec dossier, miroirs, tapis, lampes, perruques, montres, cravates, casaques. Si les paysans de la campagne proches de la capitale catalane consommaient davantage et mieux que les paysans des centres ruraux, leur mode de vie était toujours bien éloigné de celui des autres groupes sociaux barcelonais. Voilà probablement pourquoi les voix opposées à la propagation du luxe lui opposaient les coutumes campagnardes, qu'elles considéraient comme « simples, pures et naturelles ». Ces critiques visaient les habitudes prises par les artisans urbains, les professions libérales et les commerçants, « affolés » par les nouveautés et le luxe. En effet, ces groupes sociaux ont eu tendance, tout au long du XVIII^e siècle, à suivre les impératifs de la mode.

95. Les différences de fortune parmi les paysans n'ont pas joué un rôle décisif dans la configuration de leur modèle de consommation. Cf. J. DE VRIES, 1975, p. 226.

96. Pour W. Sombart, le luxe, qu'il définit comme « toute dépense qui va au-delà du strict nécessaire », peut être quantitatif (posséder un même bien en grande quantité) ou qualitatif (posséder des biens plus raffinés, de meilleure qualité). SOMBART, W., 1979, p. 63.

Pourquoi les nouvelles habitudes de consommation se sont-elles diffusées plus rapidement dans les secteurs socio-professionnels non agricoles que chez les paysans, qu'ils habitent à la campagne ou en ville ? On invoque souvent les inégalités de revenus et le degré différent de contact des agents sociaux avec la sphère des échanges commerciaux. Toutefois, le fait que non seulement les paysans riches, mais aussi les paysans urbains de la fin du XVIII^e siècle soient demeurés, en dépit de la diversification de leurs modes de consommation, réticents vis-à-vis de l'acquisition de produits superflus ne tend-t-il pas à prouver que les facteurs culturels doivent également être pris en compte ? Sachant que, dans l'acquisition d'un objet, sa solidité, sa pérennité et son utilité étaient, aux yeux des paysans, des critères plus importants que la nouveauté et la mode, nous répondrons à cette question par l'affirmative. En effet, ce mode de consommation, qualifié d'archaïque, traditionnel, voire dépassé par certains groupes bourgeois ayant des intérêts dans le commerce des nouveaux produits, correspondait à des stratégies de survie, à des signes de reconnaissance mutuelle et à une dynamique de promotion sociale qui faisaient de la paysannerie ce qu'elle était.

Bibliographie

- AMAT I DE CORTADA, Rafael D', baron de MALDÀ, *Calaix de sastre II, 1792-1794*, Barcelona, Curial, 1987.
- AYMARD, Maurice, « Mercats i economies camperoles a l'Europa Mediterrània. Segles XIV-XVIII », in *Els espais del mercat, II colloqui Internacional d'Història local*, València, Diputació de València, 1991, pp. 101-110.
- « Autoconsommation et marché : trois modèles. Chayanov, Labrousse et Le Roy-Ladurie », *Annales ESC*, 1983, 6, pp. 1392-1410. [trad. espagnole : « Autoconsumo y mercados : Chayanov, Labrousse y Le Roy Ladurie », in Juan Carlos GROSSO & Jorge SILVA RIQUEL (compiladores), *Mercados e Historia*, Mexico, 1994, pp. 69-98].
- BARBA I ROCA, Manuel, *El corregiment i partit de Vilafranca del Penedès a l'últim terç del segle XVIII*, Vilafranca del Penedès, Museu de Vilafranca, 1991.
- BARRERA GONZÁLEZ, Andrès, *Casa, herencia y familia en la Cataluña rural*, Madrid, Alianza, 1990.
- BAULANT, Micheline, « Typologie des inventaires après décès », in Ad VAN DER WOUDE & Anton SCHURMAN (eds.), *Probate inventories. A new source for the historical study of wealth, material culture and agricultural development. Papers presented at leeuwenborch Conference (Wageningen, 5-7 May 1980)*, 1980, pp. 33-42.
- « Nécessité de vivre et besoin de paraître. Les inventaires et la vie quotidienne », in Micheline BAULANT, Anton SCHURMAN & Paul SERVAIS (éd.), *Inventaires après décès et ventes de meubles. Apports à une histoire de la vie économique et quotidienne (XIV-XIX^e siècle)*, Actes du séminaire tenu dans le cadre du 9^e Congrès international d'histoire économique de Berne (1986), Louvain-la-Neuve, Académia, 1988, pp. 9-14.
- BÉAUR, Gérard, « Familles, argent et marchés dans la France d'Ancien Régime », in CHRISTIAN DESSUREAULT & Joseph GOY (dir.), *Famille et marché. XVI-XX^e siècles*, Québec, Septentrion, 2003, pp. 19-32.

- BERG, Maxine, *The Age of Manufacturers, 1700-1820*, Londres-New York, Routledge, 1985.
- BENNASSAR, Bartolomé, « Los inventarios après décès y la historia de las mentalidades », in *La documentación notarial y la Historia : actas del II Coloquio de Metodología Histórica Aplicada*, Santiago de Compostela, Junta de Decanos de los Colegios Notariales de España, Secretariado de publicaciones de la Universidad de Santiago, 1984, vol. II, pp. 139-146.
- BHADURI, Amit, *La estructura económica de la agricultura atrasada*, México, Fondo de Cultura Económica, 1987.
- BLOCH, Marc, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Les Belles lettres, 1931.
- BRAUDEL, Fernand, *Civilisation matérielle et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1967.
- BREWER, John & PORTER, Roy (eds.), *Consumption and the World of Goods*, Londres-New York, Routledge, 1993.
- CAMPBELL, Colin, *The romantic ethic and the spirit of modern consumerism*, New York, Basil Blackwell, 1989.
- CANTILLON, Richard, *Essai sur la nature du commerce en général*, Traduit de l'anglais à Londres, chez Fletcher Gyles, dans Holborn, 1755.
- CARESMA, Jaume, *Discurso sobre la agricultura, comercio e industria del Principado de Cataluña (1780)*, édité par Ernest LLUCH, Barcelona, Alta Fulla-Diputació de Barcelona, 1997.
- CASTAÑEDA, Luis, « Ensayo metodológico sobre los inventarios après décès en el análisis de los niveles de vida materia : el ejemplo de Barcelona entre 1790-1794 », *Primer Congrés d'Història Moderna de Catalunya*, Barcelona, Edicions de la Universitat de Barcelona, 1984, vol. I, pp. 757-769.
- CHAYANOV, Aleksandr Vasilivich, *La organización de la unidad económica campesina*, Buenos Aires, Nueva Visión, 1974 [1^e éd. 1925].
- CODINA, Jaume, *Delta del Llobregat. La gent del fang (El Prat, 965-1965)*, Montblanc, Granollers, 1966.
- COLOMÉ FERRER, Josep, « Pequeña explotación agrícola, reproducción de las unidades familiares campesinas y mercado de trabajo en la viticultura mediterránea del siglo XIX : el caso catalán », *Revista de Historia Económica*, 2, 2000, pp. 281-307.
- COMES, José, *Tratado teórico-práctico del arte de notaría*, Barcelona, Imprenta de J. Mayol, 1826.
- DE VRIES, Jan, « Peasant Demand Patterns and Economic Development: Friesland 1550-1750 », in William N. PARKE & Eric L. JONES (eds.), *European peasants and their markets*, Princeton, Princeton University Press, 1975.
- « Between purchasing power and the world of goods: Understanding the household economy in early modern Europe », in John BREWER & Roy PORTER (eds.), *Consumption and the world of goods*, London-New York, Routledge, 1993, pp. 85-132.
- DER WOUDE, Ad van & SCHURMAN, Anton (eds.), *Probate inventories. A new source for the historical study of wealth, material culture and agricultural development. Papers presented at leeuwenborch Conference (Wageningen, 5-7 May 1980)*, 1980.
- ERAS ROEL, Antonis, « La documentación de protocolos notariales en la reciente historiografía modernista », *Estudis Històrics i Documents dels Arxius de Protocols*, VIII, 1980, pp. 7-27.

- FONTAINE, Laurence, *Histoire du colportage en Europe. XV^e-XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.
- FONTANA, Josep, *La fi de l'Antic Règim i la industrialització (1787-1868)*, *Història de Catalunya*, vol.V, Barcelona, Edicions 62, 1988.
- GARCÍA FERNÁNDEZ, Maximo & YUN CASALILLA, Bartolomé, « Pautas de consumo, estilos de vida y cambio político en las ciudades castellanas a fines del Antiguo Régimen », in José Ignacio FORTEA PÉREZ (ed.), *Imágenes de la diversidad. El mundo urbano en la Corona de Castilla* (s. XVI-XVIII), Universidad de Cantabria, Asamblea Regional de Cantabria Santander, 1997, pp. 245-282.
- GARNOT, Benoît, *La culture matérielle en France aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Ophrys, 1995.
- *Vivre en Bourgogne au XVIII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1996.
- GIBB, James C., *The Archaeology of Wealth. Consumer Behavior in English America*, New York, Plenum Press, 1996.
- GIRALT I RAVENTÓS, Emili, « La viticultura y el comercio catalán del siglo XVIII », *Estudios de Historia Moderna*, vol. II, 1952, pp. 159-176.
- « Técnicas, rendimientos y mutaciones agrícolas en una finca catalana del siglo XVIII », *Première Conférence internationale d'histoire économique*, Stockholm, Mouton, 1960, pp. 569-579.
- GOUBERT, Pierre, « Intérêt et utilisation historique des papiers de successions : inventaires après décès, partages, comptes de tutelle », *Revue d'histoire contemporaine*, 1954, pp. 22-34.
- GRENIER, Jean-Yves, « Consommation et marché au XVIII^e siècle », *Histoire & Mesure*, X-3/4, 1995, pp. 371-380.
- HILER, David & WIEDMER, Laurence, « Le rat de ville et le rat des champs. Une approche comparative des intérieurs ruraux et urbains à Genève dans la seconde partie du XVIII^e siècle », in Micheline BAULANT, Anton SCHURMAN & Paul SERVAIS (éd.), *Inventaires après décès et ventes de meubles. Apports à une histoire de la vie économique et quotidienne (XIV^e-XIX^e siècle)*, Actes du séminaire tenu dans le cadre du 9^e Congrès international d'histoire économique de Berne (1986), Louvain-la-Neuve, Académia, 1988, pp. 131-151.
- IGLÉSIES FORT, Josep, *Estudi de les xifres de població de l'Alt Penedès en el curs de sis segles (1358-1975)*, Vilafranca del Penedès, Museu de Vilafranca, 1988.
- KNOTTER, Ad, « Problems of the family economy: Peasant economy, domestic production and labour markets in pre-industrial Europe », *Economic and Social History in the Netherlands*, NEHA, vol. 6, 1994, pp. 19-59.
- JACQUART, Jacques, *Les actes notariés, source de l'histoire sociale. XV^e-XIX^e siècles*, Strasbourg, J.-L. Laffont, 1979.
- LENCINA PÉREZ, Xavier, « Los inventarios après décès en el estudio de la cultura material y el consumo. Propuesta metodológica. Barcelona, siglo XVII », in Jaume TORRAS & Bartolomé YUN CASALILLA (eds.), *Consumo, condiciones de vida y comercialización. Cataluña y Castilla, siglos XVII-XIX*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1999, pp. 41-59.
- LEVI, Giovanni, « Comportements, ressources, procès : avant la 'révolution' de la consommation », in Jacques REVEL (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1996, pp. 187-207.
- LÓPEZ GUALLAR, Pilar, « Vivienda y sociedad en la Barcelona del setecientos », *Estudis històrics i documents dels arxius de protocols*, VIII, Barcelona, 1980, pp. 305-346.

- MALANIMA, Paolo, *Il lusso dei contadini. Consumi e industrie nelle campagne toscane del sei e settecento*, Bologna, Il Mulino, 1990.
- « Changing patterns in rural living conditions: Tuscany in the eighteenth century », in Lorena S. WALSH & Anton SCHUURMAN (eds.), *Material culture: Consumption, life-style, standard of living, 1500-1900. Eleventh International Economic History Congress*, Milan, Universidad Bocconi, 1994, pp. 115-124.
- MARTÍNEZ CARRIÓN, José Miguel (ed.), *El nivel de vida en la España rural, siglos XVIII-XX*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante, 2002.
- MARTÍNEZ SHAW, Carlos, *Cataluña en la carrera de Indias*, Barcelona, Crítica, 1981.
- McKENDRICK, Neil, BREWER, John & PLUMB, John Harold (eds.), *The Birth of a Consumer Society. The Commercialization of Eighteenth-Century England*, Bloomington, Indiana University Press, 1982.
- MORELL I TORRADEMÉ, Josep, *Aproximació al comerç marítim de Reus i de Salou al segle XVIII*, Barcelona, Rafael Dalmau, 1993.
- MORENO CLAVERÍAS, Belén, *La contractació al l'Alt Penedès del segle XVIII. El contracte de rabassa morta i l'expansió de la vinya*, Barcelona, Fundació Noguera, 1995.
- « Le crédit dans les économies familiales catalanes au XVIII^e siècle à partir des inventaires après décès », *European University Institute Working Papers*, HEC n° 2000/4, Florence, 2000.
- *Pautas de consumo y diferenciación social en la Cataluña preindustrial*, thèse de doctorat, Institut universitaire européen de Florence, 2002.
- « Pautas de consumo en el Penedès del siglo XVII. Una propuesta metodológica a partir de inventarios sin valoraciones monetarias », *Revista de Historia Económica*, año XXI, Número extraordinario, 2003, pp. 207-245.
- MUÑOZ PRADES, Francesc, *Creixement demogràfic, mortalitat i nupcialitat al Penedès (segles XVII-XIX)*, thèse de doctorat, Universitat Autònoma de Barcelona, 1990.
- PARDAILHÉ-GALABRUN, Annick, *La naissance de l'intime. 3000 foyers parisiens, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1988.
- PARÉS I PUNTALS, Anna, *Tots els refranys catalans*, Barcelona, Edicions 62, 1999.
- PELLEGRIN, Nicole, « L'habillement rural en Poitou au XVIII^e siècle, d'après les inventaires après décès », in Joseph GOY & Jean-Pierre WALLOT (dir.), *Évolution et éclatement du monde rural*, Paris-Montréal, Éditions de l'EHESS, 1986, pp. 475-485.
- PELLEGRIN, Nicole & PÉRET, Jacques, « Meubles et vêtements dans les inventaires après décès poitevins au XVIII^e siècle : une source et ses problèmes », in Joseph GOY & Jean-Pierre WALLOT (dir.), *Évolution et éclatement du monde rural*, Paris-Montréal, Éditions de l'EHESS, 1986, pp. 469-473.
- PÉRET, Jacques, « Les meubles ruraux en haut Poitou au XVIII^e siècle, d'après les inventaires après décès », in Joseph GOY & Jean-Pierre WALLOT (dir.), *Évolution et éclatement du monde rural*, Paris-Montréal, Éditions de l'EHESS, 1986, pp. 487-498.
- POULOT, Dominique, « Une nouvelle histoire de la culture matérielle ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 44-2, 1997, pp. 344-357.
- RAMOS PALENCIA, Fernando C., « Una primera aproximación al consumo en el mundo rural castellano a través de los inventarios *post-mortem* », in Jaume TORRAS ELIAS & Bartolomé YUN CASALILLA (eds.), *Consumo, condiciones de vida y comercialización. Cataluña y Castilla, siglos XVII-XIX*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1999, pp. 107-131.
- ROCHE, Daniel, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement (XIII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Fayard, 1989.

- *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation XVII^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1997.
- SALES, Núria, « Inventaris après décès », *L'Avenç*, n° 92, 1986, pp. 54-57.
- SANTIVERI, Mercedes, « Clases sociales y niveles de vida material en la Lleida del siglo XVII (1644-1700) », *Manuscripts*, n° 3, 1986, pp. 129-149.
- SAY, Jean-Baptiste, *Traité d'économie politique*, Paris, Guillaumin, 1841.
- SCHURMAN, Anton, « Probate Inventory Research: Opportunities and Drawbacks », in Micheline BAULANT, Anton SCHURMAN & Paul SERVAIS (éd.), *Inventaires après décès et ventes de meubles. Apports à une histoire de la vie économique et quotidienne (XIV^e-XIX^e siècle)*, Actes du séminaire tenu dans le cadre du 9^e Congrès international d'histoire économique de Berne (1986), Louvain-la-Neuve, Académia, 1988, pp. 19-28.
- SEGARRA BLASCO, Augusti, *Aiguardent i mercat a la Catalunya del segle XVIII*, Vic, Eumo, 1994.
- SERVAIS, Paul, « Inventaires et ventes de meubles : apports à l'histoire économique », in Micheline BAULANT, Anton SCHURMAN & Paul SERVAIS (éd.), *Inventaires après décès et ventes de meubles. Apports à une histoire de la vie économique et quotidienne (XIV^e-XIX^e siècle)*, Actes du séminaire tenu dans le cadre du 9^e Congrès international d'histoire économique de Berne (1986), Louvain-la-Neuve, Académia, 1988, pp. 29-35.
- SHAMMAS, Carole, *The Pre-industrial Consumer in England and America*, Oxford, Clarendon Press, 1990.
- SOMBART, Werner, *Lujo y capitalismo*, Madrid, Alianza Editorial, 1979 [1^e éd. 1922].
- SPUFFORD, Margaret, « The limitations of the probate inventory », in John CHARTRES & David HEY (eds.), *English rural society, 1500-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, pp. 139-175.
- TELLO, Erric, *Cervera i la Segarra al segle XVIII. En els orígens d'una Catalunya pobra, 1700-1869*, Lleida, Pagès Editors, 1995.
- THOMSON, James, *La indústria d'indianes a la Barcelona del segle XVIII*, Barcelona, Ariel, 1990.
- TORRA FERNÁNDEZ, Lúdia, « Pautas de consumo textil en la Catalunya del siglo XVIII. Una visión a partir de los inventarios *post-mortem* », in Jaume TORRAS ELIAS & Bartolomé YUN CASALILLA (eds.), *Consumo, condiciones de vida y comercialización. Cataluña y Castilla, siglos XVII-XIX*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1999, pp. 89-105.
- TORRAS ELIAS, Jaume, « Aguardiente y crisis rural (sobre la coyuntura vitícola, 1793-1832) », *Investigaciones Económicas*, 1, 1976, pp. 45-67.
- « Especialización agrícola e industria rural en Cataluña en el siglo XVIII », *Revista de Historia Económica*, 3, 1984, pp. 113-127.
- « La 'protoindustrialización'. Balance de una peripecia historiográfica », *Areas*, 10, 1989, pp. 83-88.
- « Gremio, familia y cambio económico. Pelaires y tejedores en Igualada, 1695-1765 », *Revista de Historia Industrial*, 2, 1992, pp. 11-29.
- TORRAS ELIAS, Jaume & YUN CASALILLA, Bartolomé (eds.), *Consumo, condiciones de vida y comercialización. Cataluña y Castilla, siglos XVII-XIX*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1999.
- TOS Y URGELÈS, Jayme, *Tratado de la cabrevación según el Derecho y estilo del Principado de Cataluña*, Barcelona, Ed. Teresa Nadal Viuda, 1784.
- VEBLEN, Thorstein, *Teoría de la clase ociosa*, Barcelona, Alianza Editorial, 1988 [1^e éd. 1899].

- VILAR, Pierre, « La Catalunya industrial: reflexions sobre una arrencada i sobre un destí », *Recerques*, 3, 1974, pp. 7-22.
- *Catalunya dins l'Espanya Moderna*, Barcelona, Edicions 62, vols. I, II, III et IV, 1986-1987.
- WEATHERILL, Lorna, *Consumer Behaviour and Material Culture in Britain 1660-1760*, Londres-New York, Routledge, 1988.
- YOUNG, Arthur, *Viatge a Catalunya. 1787*, prólogo y traducción de Ramon BOIXAREU, Barcelona, Ariel, 1970 [1^{re} éd. 1793].
- ZAMORA, Francisco DE, *Diario de los viajes hechos en Cataluña*, Barcelona, Curial, 1973.